DOUTES
D'UN PROVINCIAL,

PROPOSÉS

A MESSIEURS

LES MÉDECINS-COMMISSAIRES

CHARGÉS PAR LE ROI

DE L'EXAMEN

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

DOUTES
D'UN PROVINCIAL,

PROPOSÉS

A MESSIEURS

LES MÉDECINS-COMMISSAIRES

CHARGÉS PAR LE ROI

DE L'EXAMEN

DU MAGNÉTISME ANIMAL.



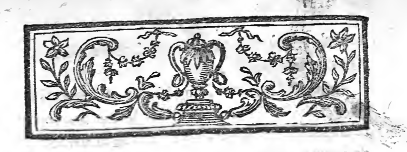
A LYON,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,

quai des Augustins, à l'Immortalité.

1784.



DOUTES

D'UN PROVINCIAL,

Proposés à MM. les Médecins-Commissaires, chargés par le Roi, de l'examen du Magnétisme animal.

Je ne suis ni médecin, ni *mesmérien*; je dois encore avouer que je n'ai sur la physique générale & particuliere, que des notions bien foibles : souffrez donc ici, Messieurs, les réflexions du simple sens commun, & les questions d'une curiosité fort ignorante, mais fort vive. Puisque vous avez rendu votre rapport public, vous avez bien voulu me parler à moi même qui fais partie de ce public : en me faisant vendre vos assertions, vous m'avez accordé le droit de vous proposer

mes doutes à acheter : qui prétend éclairer, s'engage à éclaircir.

Je ſais, Meſſieurs, combien il eſt ridicule de parler de ſoi-même ; mais je ne ſaurois m'empêcher, pour le bien même de la vérité, de vous expoſer avec naïveté la ſituation de mon ame.

Dans ce combat entre la médecine & le magnétiſme, je ſuis bien loin de me ſentir impartial ; je deſire, plus que je ne puis vous le dire, que la médecine, tant accoutumée à ſe tromper, ſe trompe encore aujourd'hui, & qu'enfin votre rapport, Meſſieurs, ne ſoit qu'une grande erreur.

Hélas ! j'ai pour former ce ſouhait de trop bonnes raiſons : quoique ceci n'importe à perſonne, je prendrai pourtant la liberté de vous dire, Meſſieurs, que la médecine, ou ſi vous l'aimez mieux, les médecins m'ont tué : ce qu'il leur a plu de me laiſſer de vie, ne vaut pas la peine, en verité, que je cherche un terme plus doux. Le magnétiſme, au contraire, m'a ſoulagé ; je crois même en ma conſcience, qu'il m'auroit entierement guéri, ſi j'avois eu la patience & le loiſir de l'être ; mais vous ſavez aſſez que dans ce monde, la choſe qu'on peut le moins faire, c'eſt ſon propre bien.

Auſſi, Meſſieurs, votre rapport m'a-t-il déſolé, comme ſi dans un naufrage vous vouliez encore me noyer ſur ma planche. En m'ôtant la reſſource du magnétiſme, vous ne me rendez rien, ne me laiſſez rien; car vous êtes trop éclairés, & je vous crois trop vrais, pour me répondre que la médecine qui reſte eſt encore quelque choſe.

Avez-vous donc compté pour rien, Meſſieurs, d'enlever aux hommes une illuſion heureuſe? que dis-je, une illuſion utile? Vous avez parlé du danger du magnétiſme par la propagation des convulſions; mais vous n'avez rien dit de ſon ineſtimable bienfait, en écartant les hommes de vos arts & de vos remedes.

Je puis vous l'atteſter : j'ai ſuivi en province un traitement public par le magnétiſme; & ſur cinquante malades, cinq ou ſix éprouvoient à peine quelques convulſions, nullement fâcheuſes pour eux-mêmes, & moins encore épidémiques pour les autres. Mais le reſte, Meſſieurs, dégoûté juſqu'au fond de l'ame, de toute médecine, & l'abjurant avec mépris, éprouvoit quelque ſoulagement par ce que vous appellez les illuſions du Magnétiſme, ou par la

puiſſance très-réelle de la bonne & ſimple nature.

Non, Meſſieurs, non, vous n'avez point aſſez apprécié, même une chimere qui nous garantit de vos funeſtes réalités : ſous ce point de vue, le magnétiſme animal étoit en phyſique la plus utile des erreurs, comme peut-être l'inſtinct de la bienveillance l'eſt en morale.

Mais, en ſuppoſant (ce que j'ignore) qu'il exiſte, je ne ſais où, une bonne médecine, convenons de bonne foi que pour une bonne, il y en a mille de mauvaiſes. Depuis la médecine des bonnes femmes, qui n'eſt pas la pire, juſqu'à celle des chirurgiens de campagne, nous ſommes inondés de formules meurtrieres: nos villes, nos villages ; nos champs voient courir çà & là des empoiſonneurs & des empoiſonneuſes qui s'occupent à l'envi à écumer la pauvre race humaine. Le plus grand privilege de l'indigent eſt l'exemption de cette vermine née de l'ignorance & de l'habitude : heureuſement pour le malade pauvre, qui n'a rien que ſa maladie, les poiſons ſe vendent, & il faut encore de l'argent pour ſe faire tuer, comme il en faut pour ſe faire enſevelir.

En vous accordant, Meſſieurs, que le magnétiſme dût s'enfuir devant cette bonne médecine qui fait peut-être le partage de huit ou dix médecins en France, convenons du moins que toutes ces fauſſes médecines avec leurs poiſons & leurs poignards, devoient diſparoître devant l'innocente chimere du magnétiſme.

Eh! plût au ciel qu'il devînt la ſeule médecine des curés pour leurs paroiſſiens, des meres de familles pour leurs filles, des peres pour leurs fils, des parents pour les parents, des amis pour leurs amis! Quelle illuſion plus douce & plus chere que celle de guérir ce qu'on aime! & quelle réalité plus utile que de le ſauver d'un art ou d'un artiſte aſſaſſin!

Meſſieurs, Meſſieurs, ſi l'on avoit expoſé votre médecine à cette queſtion de l'utilité publique; ſi vos commiſſaires euſſent été ou vos anciens malades, ou les diſciples de Meſmer, juſte ciel! quel rapport ils euſſent pu faire!

Meſſieurs, vous avez tant parlé d'imagination, que vous me gagnez; & j'imagine qu'un des commiſſaires nommés pour décider ſur l'utilité de la médecine, tient dans ſes mains la trompette horrible, & qu'il s'écrie: *morts*

levez-vous, & venez témoigner ſur tous les médecins. Ah! Meſſieurs, quel jugement terrible vous auriez à ſubir! Quel médecin dans cette affreuſe apparition, au lieu de ſe cacher, auroit alors le front de récriminer contre le magnétiſme!

Pardon, Meſſieurs, il s'agit ici d'un objet trop ſérieux pour ſe livrer aux railleries où votre art ne prête que trop; je vais à mon tour vous offrir un beau champ à la plaiſanterie; car je ſoutiens que, ſi comme vous l'aſſurez, le phyſique du magnétiſme n'eſt qu'une illuſion inutile, le moral en eſt réel & très-bon.

Je ſais, Meſſieurs, les bons mots qu'on a dits ſur les attouchemens du magnétiſme, & ſur certaines criſes qui avoient l'air un peu trop gai. Il n'eſt rien de ſi pur que des hommes corrompus ne puiſſent gâter en le touchant. Quant à moi, dont le cœur aſſez impétueux n'eſt pas toujours ſorti de nos ſpectacles ſans trouble & ſans deſir, je n'ai pourtant ſu voir autour d'un bacquet à magnétiſme, qu'un ſpectacle juſqu'alors inutilement deſiré par mon cœur, le ſpectacle de l'égalité originelle des hommes & de la bienveillance que je veux leur croire naturelle.

Oui, Meſſieurs, je n'ai pu voir ſans un plaiſir ſenſible, des perſonnes de tous les rangs, aſſiſes ſans diſtinction les unes à côté des autres, unies par le même lien; ou pour parler net, attachées à la même corde, ſe tenant toutes par la main; & dans cette parfaite égalité, toutes croyant ou eſpérant, deſirant vivement de ſe communiquer réciproquement le bien le plus précieux de la vie, le bien ſans lequel il n'eſt point d'autre bien, la ſanté & la vie même.

Ce ſeroit ici, Meſſieurs, l'occaſion d'une belle tirade de morale, mais je vous l'épargne, & je ſupplie ſeulement ceux qui ont de la morale, ſans en parler, d'appliquer un moment leur cœur à ce côté du magnétiſme.

L'auteur du *Meſmer juſtifié*, a mis bien de l'eſprit à ſe moquer de tout cela; Dieu lui pardonne! quant à la nation Françoiſe, hélas! il eſt tout pardonné, puiſqu'il la fait rire; mais ailleurs, & même parmi nous, il eſt encore des hommes qui aiment mieux réfléchir ſans rire, que rire ſans réfléchir; gens qui ne trouvent point, après tout, de plus grand ridicule que de mettre le ridicule par-tout, & qui ne peuvent s'étonner aſſez de ce miſérable acharnement à ne plaiſanter, même dans le

bien qu'on nous fait, que fur la maniere de le faire.

Meffieurs, difons-le avec quelque honte, nous fommes toujours les mêmes, & les fiecles gliffent fur notre caractere comme l'eau fur un enduit de cire. Depuis fix cents ans on voit les François s'agiter, courir fur une plaine fablonneufe : le vent le plus léger efface la trace de leurs pas. Mais parmi ces courfes d'enfans, il vous convenoit, Meffieurs, de faire des pas d'hommes, & de laiffer des traces profondes & durables.

Meffieurs, j'ofe vous le dire, vous avez perdu une occafion que vous ne retrouverez peut-être jamais, l'occafion de faire un grand bien aux hommes, en honorant à la fois & votre art & vos perfonnes.

L'objet véritable de votre commiffion, étoit le bien public; le gouvernement n'en doit point avoir d'autre, & vous étiez fes miniftres : fous ce point de vue, Meffieurs, quel rôle vous aviez à remplir! C'étoit à vous de tenir, d'une main ferme & généreufe, la balance entre la médecine & le magnétifme, de péfer de part & d'autre les erreurs & les dangers, d'indiquer avec un fage difcernement ce qu'il convenoit de conferver ou de retran-

cher dans ces deux arts, & d'en faire deux émules qui serviſſent à l'envi leur maîtreſſe commune, la puiſſante nature: alors, Meſſieurs, vous honoriez à jamais votre nom; car s'il eſt honorable d'être équitable envers les autres, il eſt glorieux d'être équitable envers eux contre ſoi-même, & vous auriez obtenu cette gloire.

Vous honoriez auſſi votre art: en avouant ſes innombrables erreurs, on vous auroit cru ſur ſes reſſources.

Enfin, vous auriez fait aux hommes un bien ineſtimable, ſi vous les aviez ramenés comme par la main, de ces deux arts rivaux, dans les bras même de la nature.

Si le magnétiſme eſt une choſe réelle, vous pouviez, Meſſieurs, remplir ce plan utile & généreux: ſi le magnétiſme eſt une chimère, vous pouviez au moins offrir aux hommes un modele de la ſagacité ſcrupuleuſe & de la circonſpection exceſſive que doivent déployer des juges pour l'intérêt de la ſeule juſtice; & ſur-tout pour l'intérêt de leur honneur quand ils ſont malheureuſement ſoupçonnés d'être parties.

Je ſais, Meſſieurs, que dans ce rapport célebre, vous avez eu ſoin de vous environ-

ner de quelques académiciens; je me garderai bien d'objecter que l'académie des ſciences paroiſſoit avoir déjà pris quelques engagemens de ne pas trouver la vérité chez M. Meſmer; je pourrois vous faire obſerver auſſi que les corps ſont encore plus fideles à ces ſortes d'engagemens, que les particuliers mêmes. Cette objection ſeroit peu convenable à l'occaſion des académiciens que vous avez choiſis pour collegues: ils ſont au-deſſus de tous reproches, & quelques-uns ſont au-deſſus de tout éloge. Devant les noms de MM. Franklin & Bailli, tout genou doit fléchir: l'un a beaucoup inventé; l'autre a beaucoup retrouvé; M. Franklin appartient aux deux mondes, & tous les ſiecles ſemblent appartenir à M. Bailli: à ces noms ſe joignent ceux de MM. le Roy & Lavoiſier, hommes d'un mérite reconnu & ſupérieur. Mais, vous le dirai-je, Meſſieurs, le public s'eſt obſtiné à ſéparer les commiſſaires académiciens, des commiſſaires médecins: deux paſſages de votre rapport ont conduit preſque tous les eſprits à cette idée.

Vous dites, dans un endroit, que *les incommodités de M. Franklin l'ont empêché de ſe tranſporter à Paris, & d'aſſiſter aux*

expériences qui y ont été faites. Et dans un autre, on lit ces deux mots si remarquables : *les commissaires*, SUR-TOUT LES MÉDECINS, *ont fait une infinité d'expériences sur différens sujets.*

Dès-lors on a dit : tous ont donc signé ce que tous n'ont point vu. Ceci n'est donc très-vraisemblablement l'ouvrage que d'une partie des commissaires, & tous les yeux se sont tournés sur les commissaires médecins. Que voulez-vous Messieurs ? vous paroissiez les plus intéressés à l'œuvre ; est-il étonnant qu'on vous croye les principaux ouvriers ? Souffrez que je m'autorise de cette vraisemblance pour n'adresser qu'à vous, Messieurs, les doutes que votre rapport a fait naître. Ils roulent sur trois objets fort simples : le premier est ce que vous n'avez point voulu faire ; le second, ce que vous avez fait ; & le troisieme, ce que vous auriez dû faire.

Si quelquefois il m'échappe des tons affirmatifs, excusez-les, je proteste d'avance que je n'affirme rien que mes doutes, ce qui est bien différent d'affirmer la doctrine du magnétisme.

DOUTES

Sur ce que vous n'avez point voulu faire.

Vous vous êtes ſur-tout interdit deux choſes, Meſſieurs ; l'une, d'obſerver le magnétiſme au traitement public ; l'autre, d'en juger par les cures qu'on lui attribuoit. Ces choſes, que vous avez évitées ou dédaignées comme dangereuſes ou ſuperflues, pluſieurs les ont regardées comme utiles : il eſt juſte de comparer les raiſons.

Il faut d'abord convenir, Meſſieurs, que vous avez paru apporter quelque tempérament à votre propre excluſion du traitement public. *Il ſuffiſoit*, avez-vous dit, *que quelques-uns de vous y vinſſent de tems en tems pour confirmer les premieres obſervations générales, en faire de nouvelles s'il y avoit lieu, & en rendre compte à la commiſſion aſſemblée.*

Oſerai-je vous le dire, Meſſieurs ? cette précaution ne ſauve point les inconvéniens de votre banniſſement volontaire d'un traitement public : daignez peſer mes raiſons.

La certitude entiere de votre rapport,

Meſſieurs, aux yeux du Roi, du public, à vos yeux mêmes, ne pouvoit réſulter que du concert de vos expériences & de vos lumieres : ſitôt que vous vous ſépariez, que les uns voyoient pour les autres qui ne voyoient pas, vous vous trompiez vous-mêmes, Meſſieurs, ſans compter le roi & le public.

C'étoit beaucoup, ſi ce public vouloit vous croire tous enſemble; mais pouviez-vous vous flatter qu'il vous croiroit ſéparément ? Pouviez-vous vous flatter ſur-tout, que ſur le magnétiſme il croiroit les médecins tout ſeuls ? Non, Meſſieurs, ce public n'eſt plus tel abſolument qu'il étoit autrefois; toutes les probités lui ſemblent aujourd'hui ſuſpectes, toutes les lumieres douteuſes : il a peut-être abuſé de ſon expérience, comme les autres ont jadis abuſé de ſon ignorance ; & de l'excès de la crédulité, il eſt tombé dans celui de la défiance. Et vous, Meſſieurs, en votre qualité de médecins, que n'en deviez-vous pas redouter ? L'impériſſable mémoire de ce public, qui punit tout, ſeulement en n'oubliant rien, lui rappelle que vous l'avez trompé ſur l'émétique, ſur le quinquina, ſur la circulation du ſang, ſur l'inoculation,

fur fa fanté, fur fa vie, fur toutes chofes; & vous auriez efpéré, Meffieurs, qu'il vous croiroit feuls, quand vous jugeriez vos ennemis!....

J'entends fort peu les formes juridiques; mais je fuppofe que le roi nomme dix ou douze magiftrats pour décider, par commiffion, de la vie ou de la mort de quelque perfonnage important; je fais bien d'abord (ceci foit dit en paffant) que le public fe fouleveroit contre cette commiffion, à-peu-près comme certain public s'eft foulevé contre la vôtre; car les événemens anciens et modernes ont fi malheureufement & fi fortement lié enfemble les idées de commiffion & d'injuftice, que ce mot feul eft devenu comme un cri d'allarme pour le public & la juftice.

Mais ce n'eft pas de cela qu'il s'agit: paffons fur la *commiffion*. Je dis feulement que fi ces dix ou douze commiffaires s'avifoient de déléguer deux ou trois d'entr'eux pour interroger & entendre l'accufé fur un fait très-important; & faire enfin féparément un examen que le roi les avoit chargé de faire tous enfemble, le public, témoin et juge d'une telle manœuvre, s'écrieroit, n'en doutez pas, avec indignation: voilà, voilà les commiffions en France, injuftice ou légéreté.

J'entends votre réponſe, Meſſieurs. Je ſuppoſe, direz-vous, ce que vous niez, c'eſt qu'il fut important d'obſerver le traitement public

Ne pourroit-on pas vous répliquer ainſi? S'il n'étoit point important d'obſerver le traitement public, pourquoi y envoyer même quelques-uns de vous? S'il étoit important, au contraire, de l'obſerver, pourquoi n'y pas aller tous?

Mais laiſſons ces argumentations, & tâchons d'examiner vos motifs de retraite.

On voit (dans ce traitement public), dit le rapport, *trop de choſes à la fois, pour bien en voir une en particulier.*

Meſſieurs, ce n'eſt point à vous, à des médecins exercés ſans ceſſe à démêler tous les effets phyſiques, dans l'agitation même & la variété de tous les effets moraux; ce n'eſt point à vous, qui, dans une ſalle d'hopital, avez beſoin, pour n'en pas faire un cimetiere, d'une force d'attention & de mémoire qui effraie la foibleſſe humaine; non, Meſſieurs, ce n'eſt point à vous qu'il convient d'alléguer la difficulté de concentrer votre attention ſur une ſeule choſe parmi pluſieurs autres. Le plus ſimple curieux de l'Hiſtoire Naturelle voit en pleine campagne une multitude

d'objets à la fois, & réunit toute ſa vue ſur un inſecte. Un motif ſi modeſte n'a paru qu'un prétexte ; le public a-t-il tort ? il croit bien moins chez les hommes à la défiance de ſoi-même, qu'à l'inimitié pour les autres.

Mais lorſque tous ces effets ſi nombreux (& c'eſt ici le cas) peuvent & doivent ſe prêter une lumiere mutuelle, lorſque tous remontent ou peuvent remonter à une cauſe unique & que l'on cherche, je demande ſi ce n'eſt point alors dans le centre de ces effets qu'il faut placer l'œil de l'obſervation, & ſi le motif que vous avez allegué pour vous retirer, n'en étoit pas un très-puiſſant pour reſter ?

A ce motif s'en eſt joint un autre, que vous avez exprimé ainſi : *Des malades diſtingués*, avez-vous dit, *qui viennent au traitement pour leur ſanté, pouvoient être importunés par les queſtions ; le ſoin de les obſerver pouvoit ou les gêner ou leur déplaire ; les commiſſaires eux-mêmes auroient été gênés par leur diſcrétion ; ils ont donc arrêté que leur aſſiduité n'étoit point néceſſaire à ce traitement.*

Meſſieurs, cet intérêt de bienſéance délicate, & de circonſpection timide, eſt bien foible auprès de l'intérêt d'une grande vérité

à constater. Disons mieux : votre crainte étoit absolument chimérique ; l'expérience du cœur humain & des malades ne vous a-t-elle pas appris que vos questions, au lieu de blesser, n'auroient que flatté les deux intérêts les plus chers aux cœurs des hommes & des malades ; la vanité & l'amour de la vie ? La vanité d'un malade est satisfaite de l'attention qu'on lui prête ; & l'amour de la vie, dans l'attention & les questions d'un médecin, fait toujours envisager confusément l'idée de quelque soulagement.

Dans le centre de l'urbanité françoise est-il un seul de vous, Messieurs, qui ignore l'art peu difficile de questionner sans gêner ni déplaire ? Je le répete encore, l'intérêt de ces malades étoit le vôtre ; il leur importoit autant, & plus qu'à vous, de s'éclairer sur une vérité utile, ou sur une charlatanerie fatigante : bien loin d'éluder vos questions, ils les auroient prévenues ; vous les avez traités comme des ennemis, ils auroient été vos collegues ; ils vous auroient éclairé à leur tour.

Un autre motif, Messieurs, de concentrer long-tems vos observations au traitement public, c'étoit le spectacle qui vous frappa d'abord, ce singulier mêlange de personnes, les

ſines violemment agitées, & les autres dans un repos parfait, offroit un contraſte bien piquant pour des obſervateurs. Comment ne vous dites-vous pas : ſi celles-là ſont des viſionnaires qui peuvent nous tromper en ſe trompant, du moins celles ci ſemblent très-propres à nous inſtruire ?

En effet, ces ſympathies extraordinaires, qui, ſelon vous-mêmes, Meſſieurs, pouſſent les malades à ſe chercher excluſivement, en ſe précipitant l'un vers l'autre ; tant d'autres phénomenes attribués au magnétiſme, & qui ſemblent paſſer les phénomenes obſervés juſqu'à préſent dans l'économie animale, devoient vous faire eſpérer des lumieres bien piquantes ſur le cœur & l'eſprit humain ; & ces malades ſi calmes, au contraire, vous promettoient au moins de vous révéler des vérités ſur le magnétiſme. De tous côtés vous pouviez vous inſtruire, comme hommes, comme ſavans & comme médecins ; ce ſpectacle, vraiment unique en ſon eſpece, vous offroit une ſource bien féconde d'obſervations utiles & neuves.

Je ſoumets à votre jugement un dernier motif d'obſerver le magnétiſme dans un traitement public & très-nombreux. Quand on

veut découvrir une cauſe en obſervant ſes effets, la raiſon veut qu'on choiſiſſe, pour cette obſervation, la circonſtance de la plus grande énergie de ſes effets. Si vous vous placez parmi des effets plus foibles & moins ſenſibles, la cauſe en peut échapper aux ſens de l'homme, qui n'ont ſur les objets qu'une priſe aſſez groſſiere & très-bornée ; en général, loin de perdre ſes avantages, l'obſervateur les multiplie autant qu'il eſt poſſible ; le ſujet qu'il peut ſaiſir avec ſes yeux, il ne l'amincit point pour ne le rendre obſervable qu'au microſcope.

Or, ſi je dis vrai, c'étoit autour d'un bacquet fort nombreux qu'il falloit pourſuivre la véritable cauſe des effets attribués au magnétiſme, car c'étoit-là qu'ils ſe déployoient avec plus d'énergie.

Ma propre expérience & celle de pluſieurs autres, m'ont prouvé cette vérité : que l'intenſité des effets augmente à proportion du nombre de ceux qui forment la chaîne autour du bacquet : que cette activité vienne du magnétiſme ou de l'imagination, peu importe, à ce que je ſoutiens, c'eſt que l'obſervateur doit ſe placer d'abord où l'effet eſt le plus grand.

Cependant, Messieurs, vous n'avez observé l'activité du magnétisme, que dans des sujets isolés, ou, tout au plus, autour d'un bacquet fort peu nombreux : il semble que pour découvrir une cause fort importante, vous ayez exprès choisi les circonstances où elle se déploie le moins. Messieurs, on cherche ainsi, quand on craint de trouver.

Si vous dites que vos procédés ont été avoués par M. *Deslon* même, vous présumez bien que vos ennemis répondront que l'erreur de M. *Deslon* n'est pas une preuve contre la science de M. *Mesmer*, & que le magnétisme vaincu chez M. Deslon, dans un poste fort désavantageux, pouvoit être victorieux chez son inventeur, qui auroit su lui choisir son jour pour se montrer, & sa place pour se défendre.

Les idées même ont été poussées si loin là-dessus, qu'en lisant votre rapport, Messieurs, ceux qui ne connoissent point M. Deslon, ont mieux aimé le croire un complice secret de la médecine, qu'une dupe éclatante du magnétisme.

N'avez-vous point vu quelquefois dans l'histoire, un gouverneur de place forte, avec une bonne garnison & des munitions

abondantes, s'effrayer à la vue de l'armée ennemie, perdre la tête, capituler & livrer sa place à la premiere ouverture de la tranchée? Eh bien, Messieurs, des partisans outrés du magnétisme ont comparé M. Deslon à ce gouverneur. Je crois ce jugement fort injuste; & pour justifier à la fois M. Deslon & vous, Messieurs, sur votre éloignement du traitement public, je dirai que sans doute vous avez pris ce parti par un excès de défiance contre le magnétisme; & que M. Deslon, au contraire, ne vous l'a laissé prendre que par un excès de confiance pour ce même principe.

DOUTES

Sur ce que vous n'avez pas voulu juger du magnétisme par ses cures.

IL me reste à examiner, Messieurs, pourquoi vous n'avez pas voulu juger de la réalité du magnétisme par les cures. Pour avouer son existence, vous avez exigé non seulement des effets sensibles, mais subits & instantanés. Assurément, Messieurs, cette maniere de pro-

céder eſt expéditive & tranchante; c'eſt un avantage qu'on ne ſauroit lui diſputer; mais eſt-elle bonne? j'oſerois en douter. Où eſt la cauſe, un peu éloignée ou profonde, qui n'échappât infailliblement à un tel ſyſtême de vérification?

Je ſuppoſe, par exemple, Meſſieurs, qu'on vous eût nommés commiſſaires pour vérifier la vertu fébrifuge du quinquina; vous auriez exigé pour le quinquina, ainſi que pour le magnétiſme, des effets inſtantanés, ſubits & très-ſenſibles; en vain vous auroit-on ſupplié de prendre quelque patience, & d'obſerver la ſuite des choſes juſqu'à la guériſon de la fievre, vous auriez-répondu & très-victorieuſement: *Quand même la guériſon promiſe arriveroit, qui nous aſſurera qu'elle vient de la part du quinquina, ou de la part de la nature? Dans cette incertitude même, la vraiſemblance ſeroit encore pour la nature.* D'après cette méthode de phyſique, vous auriez, ſelon toute apparence, relégué le quinquina dans ſon Amérique.

Où ſommes-nous donc réduits, bon Dieu! ſi, depuis quatre mille ans que l'homme en ſanté peut obſerver l'homme malade, nous ne connoiſſons pas encore du tout aſſez les reſſour-

tes de la nature pour discerner avec une vraisemblance suffisante, les cures qui sont d'elle ou de la médecine!

Rien n'est plus étonnant; & cependant, Messieurs, il faut l'avouer avec douleur, rien peut-être, jusqu'à un certain point, n'est plus vrai: mais pourquoi? mais comment? c'est ce qu'il faut examiner.

Messieurs, pour vous-mêmes, pour le profit de votre art, pourquoi cette confusion? Comment s'est-elle faite? autant que je puis le savoir, le voici: Toutes les maladies dont la machine humaine peut être attaquée, depuis la plus simple que la nature seule auroit guérie surement & promptement, jusqu'à la plus compliquée qu'elle auroit guérie, peut-être, mais plus lentement, il n'en est pas une, oui, pas une seule, que votre art n'ait accablé de paroles, de livres, de formules & d'instrumens: sous ce fatras énorme, qui pouvoit jamais voir l'action de la nature? au milieu de ce babil de l'art, qui pouvoit entendre la voix secrete de la nature?.... Cependant, malgré ce fatras, malgré ce bruit, elle agissoit, elle parloit, & souvent elle guérissoit. Que faisoit alors, que disoit la médecine? précisément ce que faisoit, ce que di-

ſoit la mouche dans la fable admirable du coche : après avoir bien bourdonné autour du lit d'un malade : après l'avoir bien tourmenté à grands coups d'aiguillon, quand les efforts de la nature l'avoient remis ſur pied, la médecine diſoit :

J'ai tant fait que nos gens enfin ſont dans la plaine.

C'étoit alors qu'elle faiſoit plus de livres & plus de bruit que jamais ; la médecine chantoit victoire à plein goſier ; & de la pauvre nature, pas un ſeul mot.

Ainſi, Meſſieurs, chargeant ſur votre parole, la médecine de toutes les reſurrections, & la nature de tous les enterremens, nous ſommes allés de ſiecle en ſiecle, quelquefois incrédules dans la ſanté, mais toujours foibles & crédules dans la maladie ; tantôt ne ſachant que penſer, & plus ſouvent ne penſant gueres à tout cela ; ſur le tout fort ignorans, dans tous les tems, ſur la puiſſance réelle de la nature & les dangers non moins réels de votre art.

On aſſure, Meſſieurs, que la médecine a deux époques plus lumineuſes, où elle a mieux reconnu le pouvoir de la nature. Ces deux époques, dit-on, ſont le tems d'Hyppocrate

& le nôtre; c'eſt-à-dire, le tems où la médecine commença, & celui où elle ſembleroit vouloir finir : je le croirois aſſez, & cette marche me paroît naturelle. Quand un art, tel que la médecine eſt encore nouveau, il ne compte pas beaucoup ſur lui-même, & s'écarte moins de la nature ; & quand il eſt très-ancien, l'expérience enfin l'a dégouté de lui même, & il tâche de revenir à la nature. Puiſſiez-vous, Meſſieurs, éprouver enfin ce dégoût ſalutaire, & méditer votre retour! Quoi qu'il en ſoit, tout ignorant que je ſuis, j'oſe dire qu'entre ces deux époques de votre art, tout eſt meurtre, tout eſt confuſion. Le peu de médecins qui font les exceptions de cette vérité générale, ne ſauroient être rémarqués dans la foule qui les offuſque. Enfin, ce que Tibere a dit de la médecine dans les tems anciens, ce que Montaigne & Rouſſeau en ont dit dans les tems modernes, peut être regardé comme le témoignage unanime du petit nombre d'hommes éclairés dans tous les ſiécles.

Il eſt donc vrai, Meſſieurs : qu'entre votre art & la nature, tout eſt ſi malheureuſement brouillé, qu'on ne ſait, pour l'ordinaire, à qui des deux imputer l'*heur* ou le *malheur* des

événemens; pour me réſumer ſur cet objet, je rapporte cette confuſion à quatre cauſes principales.

La premiere vient de ce que la médecine a voulu s'emparer de toutes les maladies, même les plus ſimples; elle a tout claſſé, purgé, ſaigné, &c.

La ſeconde cauſe de confuſion eſt que vous avez voûlu enſeigner la médecine par les livres, & non par la pratique.

La troiſieme, qui ſuit de celle-là, eſt la foule de ſyſtêmes en médecine, que la plume enfante & nourrit dans le cabinet, ſyſtêmes, qui viennent, les uns après les autres, expirer eux-mêmes au chevet du lit du pauvre malade qu'ils ont aſſaſſiné.

4°. Enfin, la derniere & la plus grande cauſe de confuſion, c'eſt que jamais on n'a fait d'expériences vraiment comparatives entre l'art & la nature. Je n'ai jamais oui dire qu'on ait eu le courage, dans un grand hôpital, d'abandonner tout un rang de malades à la médecine de la nature, & tout un autre rang de malades ſemblables à la médecine des médecins.

Or, Meſſieurs, j'ai la témérité d'avancer que, tant que vous ne nous aurez pas déclaré

nettement les maladies dont vous ne voulez pas vous mêler, parce qu'elles ſe guériſſent ſans vous ; tant que vous ne ceſſerez pas d'enſeigner dans vos écoles, en grande robe & en beau latin ; tant que vous ferez imprimer des livres de ſyſtêmes pour expliquer quelques faits, ou des livres avec quelques faits pour ſoutenir un ſyſtême ; tant que vous n'aurez point établi dans toutes les eſpeces de maladies, des traitemens vraiment comparatiſs & vraiment publics ; (remarquez bien ce mot, je vous prie, & par là je déclare que j'entends un traitement où ſoient admis pour témoins, des citoyens de tous les rangs, qui puiſſent voir de leurs propres yeux, & toucher de leurs propres mains ; un traitement enfin où ſoit complettement levée cette robe de médecin, qui, dans tout ce que vous faites, a toujours reſté tendue comme un voile entre le public & la vérité ;) tant que vous n'aurez point fait tout cela, vous n'aurez point (ſi je puis le dire) le vrai bilan de la médecine, & vous ruinerez la nature, à qui vous ne voulez donner que vos fautes, & qui ne ceſſe de revendiquer tous vos ſuccès.

Vous paroiſſez, Meſſieurs, aſſez diſpoſés dans votre rapport, à convenir de ces diffi-

cultés, pourvu cependant qu'on en faffe l'application au magnétifme comme à la médecine; mais pour moi j'y découvre plufieurs différences : quoiqu'au fond j'ignore ce que c'eft que le magnétifme, je vois pourtant que vous aviez tous les avantages poffibles pour ne point confondre fes effets avec les purs effets de la nature.

1°. Vous vous feriez bien gardé de l'appliquer comme votre art, à des maladies qui guériffent fans art.

2°. Jufqu'à préfent, Dieu merci, nous n'avons qu'un magnétifme à comparer aux procédés de la nature, au lieu que depuis Hyppocrate, il y a cent fortes de médecines différentes, qui toutes prétendent à l'honneur de l'emporter fur la nature.

3°. Le magnétifme animal confidéré par rapport à l'homme, n'eft, quant à préfent, qu'une méthode de pratique, au lieu que votre médecine n'eft qu'un amas de méthodes diverfes, fondées la plupart fur des fyftêmes & des explications abftraites.

Enfin, le magnétifme vous offroit la plus belle, la plus heureufe occafion d'une expérience comparative en grand entre la nature & cet art, ou plutôt ce procédé nouveau

que dis-je, Meſſieurs ! c'étoit l'occaſion de mettre généreuſement votre art lui-même à l'inquiſition, en donnant à la fois un nombre égal de malades à la nature, au magnétiſme & à la médecine. Quel ſpectacle vous offriez aux hommes ſi avides de leur exiſtence ! Que de paroles épargnées, que de gloire méritée avec des procédés ſi purs & ſi nobles !

Serons-nous donc toujours preſſés de parler & d'écrire, quand il ne s'agit que de voir, & de revoir encore ! Eh ! qui vous empêchoit, Meſſieurs, de choiſir des hommes attaqués de ces maladies dont une expérience inconteſtable a montré que la guériſon étoit très-rare ou très-lente ? Qui vous empêchoit de réunir, de part & d'autre, un nombre aſſez grand de malades, pour faire une confrontation complette entre le magnétiſme, la médecine & la nature ? Qui vous empêchoit enfin de tirer de ce travail, comme un bienfait offert par vous à la race humaine, une concluſion ſur ces agens, certaine, ou du moins très-vraiſemblable : & dans le fond la ſimple vraiſemblance ſuffiſoit aux hommes pour les déterminer ſur l'objet le plus important de la vie, qui eſt leur vie même ?

J'inſiſte toujours, Meſſieurs, ſur cette

réunion de malades, & non ſans raiſon. Prenez bien garde, en effet, qu'en raiſonnant dans votre rapport ſur la difficulté de décider entre le magnétiſme & la ſimple nature, vous conſidériez chaque maladie ſéparément, tandis que l'expérience & l'obſervation doivent en embraſſer pluſieurs à la fois. Souvenez-vous, de grace, de cet homme, qui, ne pouvant arracher la queue d'un cheval vigoureux, en la tirant toute entiere, ſe mit à l'arracher un crin après l'autre, & il en vint à bout: ou je me trompe, Meſſieurs, ou voilà votre méthode.

A ne conſidérer, en effet, qu'une ſeule maladie ſéparée de toute autre, vous ne pourrez jamais décider avec aſſez de probabilité, qu'elle eſt guérie par le magnétiſme, plutôt que par la nature; mais, au lieu d'une ſeule, étendez en même tems votre expérience ſur pluſieurs maladies très-graves; & dans un tems donné, comparez ce qu'on impute à la puiſſance du magnétiſme, & ce que vous ſavez à peu-près de celle de la nature.

Vous ſavez peut-être que la nature ſeule a guéri, contre toute eſpérance, dans un certain tems & un certain lieu, une obſtruction invé-

térée; vous prouverez que, dans un autre tems & un autre lieu, cette même nature a guéri une paralysie rébelle; vous accumulerez, si vous voulez, vingt faits de cette espece : mais si, dans le même tems & dans le même lieu, vous voyez la plupart de ces faits réunis, les imputerez-vous à la nature, ou bien à quelque cause plus puissante qui a pu rassembler tout-à-coup des cures que la nature n'opéroit que de tems en tems & d'espace en espace? hésiterez-vous sur-tout, si, dans ce même tems & ce même lieu, vous découvrez une cause nouvelle qui agit sur l'économie animale?

Vous me direz, Messieurs, que vous n'auriez rien vu de tout cela autour du plus célebre bacquet: je le veux croire comme vous; mais c'est précisément parce que vous étiez persuadés de ne rien voir, qu'il falloit vous attacher à regarder : au lieu qu'en vous défendant de regarder, on s'est persuadé que vous avez craint de voir quelque chose. Vous n'ôteriez pas cette idée de la tête des gens à bacquet; & c'est vous-mêmes, en vérité, Messieurs, qui les avez le plus convaincus contre vous. Quoi! disent-ils, ces hommes qui ne parlent que de leur art quand on veut leur opposer la nature, main-

tenant ne parlent plus que de la nature quand on veut leur oppofer le magnétifme! Quelle eft donc cette méthode de fe défaire de fes deux ennemis, en les faifant combattre l'un contre l'autre?

Meffieurs, en examinant avec impartialité les chofes que vous n'avez pas voulu faire, comme inutiles fans doute, ou comme dangereufes, n'auroit-on pas quelques raifons au contraire, d'affurer qu'elles étoient fans danger, & n'étoient pas fans utilité? Paffons à préfent à l'examen de ce que vous avez fait.

DOUTES

Sur ce que vous avez fait.

QUAND votre rapport, Meffieurs, parut dans le coin de ma province, je m'attendis à voir la lumiere du midi, le jour de l'évidence. Ce jour m'a plut toute ma vie; auffi ne fermai je point les yeux; mais je fus bien malheureux, je ne vis élever autour de moi que des vapeurs, & je fus comme offufqué de doutes,

D'abord, je commençai par douter ſur ce que j'avois vu; mais bientôt je revins à douter ſur ce que vous aviez vu vous-mêmes : enſuite j'allai juſqu'à douter ſur ce que vous aviez voulu voir. Après avoir douté ſur les faits, je doutai ſur les raiſonnemens. Mais, pour ne pas abuſer de votre patience, je vais, s'il vous plaît, réduire tout ceci à quelques doutes principaux.

Premierement, Meſſieurs, je doute que vous ayez bien choiſi le ſujet de vos expériences. 2°. Je doute que vous les ayez bien faites. 3°. Je doute, ſur-tout, que vous ayez le droit d'en rien conclure en faveur de la ſeule imagination. 4°. Enfin je doute ſi l'imagination n'eſt pas elle-même un des phénomenes du fluide magnétique; & dans ce cas, il eſt plus que douteux que vous ayez rien prouvé contre la réalité du magnétiſme animal. Je vous ſupplie d'écouter avec indulgence les motifs de mes doutes.



DOUTES

Si vous avez bien choisi le sujet de vos expériences.

Vous vous êtes réduits vous-mêmes, Messieurs, à ne chercher l'existence du magnétisme que dans les effets momentanés & subits. J'ai déjà ébauché ce sujet, mais il faut vous en parler encore.

Je ne puis, je vous l'avoue, sortir de mon étonnement sur cette maniere d'expérimenter une cause. En vérité, Messieurs, pour des êtres dont les sens sont limités & si grossiers, dont l'attention, déjà si foible, est si souvent interrompue ou partagée, vous conviendrez que c'est une témérité bien grande de nier l'existence de ce qui ne frappe point subitement les sens par quelque effet marqué.

Vous avez cette fois, Messieurs, traité la science comme les rois & les grands seigneurs traitent les plaisirs; ils en veulent tout de suite & sans peine, & vous avez voulu de la certitude tout de suite & sans peine.

Messieurs, cette méthode ne vaut rien pour les plaisirs; mais elle est bien pire pour

la ſcience; & ſi toute jouiſſance s'achete par quelque travail, toute certitude coûte pour l'ordinaire beaucoup de recherche & d'attention

Vous paroiſſez avoir ſenti cette vérité, lorſque, dans votre rapport, en reſſerrant, avec une ſorte d'impatience, le magnétiſme dans les plus étroites limites, vous dites que cet objet étoit encore très-vaſte & très-compliqué: raſſurez vous, Meſſieurs, vous y avez mis bon ordre, & dans vos mains il eſt devenu ſi ſimple qu'il n'eſt plus rien.

J'ignore, Meſſieurs, ſi M. Deſlon vous a jamais promis de vous prouver l'exiſtence du magnétiſme animal par des effets momentanés & ſubits ſur d'autres perſonnes que des femmes ou des hommes extrêmement ſenſibles, & par conſéquent ſuſpects; j'ignore auſſi ſi M. Meſmer s'eſt engagé à rien de pareil envers ſes diſciples ou le public; mais ce que je puis vous atteſter, c'eſt qu'avant d'éprouver ſur moi-même l'action du magnétiſme animal, je converſai avec un éleve de M. Meſmer, & ma premiere queſtion fut la vôtre : *le magnétiſme animal ſe fait-il ſentir à tous les individus par des effets ſubits & bien marqués?* car ſur la lecture des écrits qui couroient alors

le monde, je l'avois ainſi compris. Mais la réponſe du meſmérien fut très négative; il me dit que ſur vingt perſonnes magnétiſées, à peine une ſeule éprouvoit de tels effets : que parmi les hommes ſur-tout, ces effets étoient fort rares.

A cette réponſe, Meſſieurs, j'oppoſai l'objection que vous avez, depuis, eſſayé de travailler en démonſtration. *Une cauſe*, lui dis-je, *qui n'agit que ſur un petit nombre de femmes ſenſibles, & laiſſe les hommes ſans émotion, reſſemble bien à l'imagination.*

Le meſmérien me répliqua que preſque tous les hommes ſentoient, mais plus tard, l'action du magnétiſme; que nul effet n'étoit, après tout, plus réel & plus ſenſible que le ſoulagement des maux, & des maux viſibles ou palpables, tels que la paralyſie, l'obſtruction, &c.; qu'il ſeroit aſſez plaiſant de dire en face à vingt perſonnes entrées malades au traitement du magnétiſme, & qui ſortent guéries ou ſoulagées : *Meſſieurs, vous n'avez point ſenti du tout l'action du magnétiſme, car vous ne l'avez point ſenti tout d'abord*; qu'il ſeroit encore plus plaiſant de ſoutenir que par trait de tems, l'imagination ſeule a ſoulagé des maux invétérés chez des hommes en qui l'imagina-

tion n'a pas eu la force de caufer le moindre tréfaillement, à la premiere atteinte du prétendu magnétifme, dans ce premier moment d'attention vive, d'attente extraordinaire, où le reffort de l'imagination fe tend fortement & peut tout faire.

Ce raifonnement me parut affez bon; je me livrai au magnétifme, & je ne fentis rien, mais abfolument rien du tout, fi ce n'eft au bout de trois femaines, le foulagement de plufieurs de mes maux.

Il faut que je vous avoue franchement une chofe, Meffieurs. Pour moi, qui, n'ayant pas l'honneur d'être médecin ni académicien, n'avois aucun droit à me montrer délicat fur les effets & fur les caufes, je me décidai; & du moment qu'auprès d'un bacquet je me fentis foulagé d'un mal qui avoit réfifté vingt ans à tout autre remede, je conclus très-groffiérement que ce foulagement étoit un *effet*, & que le bacquet étoit une *caufe*. Mais, après tout, peut-être je rêvois..... je me laiffe : parlons en général.

Si généralement, Meffieurs, votre formule fur la preuve de l'exiftence d'une caufe, n'eft pas faine en phyfique, elle eft déteftable en médecine : effayez-la, je vous prie, fur la

plupart de vos remedes ; je ſuis bien trompé ſi elle ne réduit vos pharmacopées à quelques feuillets.

En effet, Meſſieurs, voici ce que vous direz : *Pour qu'un remede ſoit utile, il faut au moins qu'il ſoit réel ; & pour qu'il ſoit déclaré réel, il faut qu'il produiſe des effets ſubits & inſtantanés. Gardons-nous bien d'examiner ſi réellement il guérit ou ſoulage avec le tems ; point de délai : un effet lent ſeroit trop équivoque. Regle générale, nous ne reconnoîtrons pour cauſe réelle, que ce qui agit tout de ſuite & ſenſiblement.* Voilà ce qui s'appelle expédier les choſes & raiſonner en bon françois.

Vous direz que j'exagere, Meſſieurs ; à la bonne heure : mais je demanderai toujours pourquoi vous avez une regle pour juger le magnétiſme ? c'eſt l'effet ſubit & inſtantané ; & une autre regle pour juger preſque tous vos remedes ? c'eſt l'effet lent & preſque inſenſible. N'eſt ce pas, Meſſieurs, ce qu'on appelle, en fait de juſtice & de commerce, avoir deux poids & deux meſures ?

Toute la France l'a dit, & je le répete après elle, ce n'étoit point ſeulement ſur des effets inſtantanés & ſenſibles, qu'il falloit juger de la réalité, encore moins de l'utilité du

magnétiſme. Le ſujet de vos expériences a paru aux partiſans de cette découverte, peu équitablement ou peu judicieuſement choiſi; quant à moi, je n'affirme rien, & je reviens à douter.

Souffrez maintenant que je vous expoſe mes doutes ſur la maniere dont vous avez fait vos expériences.

DOUTES

Sur la maniere dont les expériences ont été faites.

QUAND il s'agit d'obſerver un phénomene qui doit réſulter de l'impreſſion d'une cauſe extérieure, ſur l'organiſation de l'homme, il me ſemble que pour la vérité même, on doit s'appliquer à diſpoſer la machine humaine de la maniere la plus favorable à recevoir l'impreſſion de la cauſe, & à faire déployer ſon effet; ce qui ſe réduit à dire que, lorſqu'on veut voir, il faut faire tous ſes efforts pour voir beaucoup & bien.

Ainſi, par exemple, ſi M. Meſmer, avant de me magnétiſer, exigeoit de moi du

recueillement & de l'attention, afin de me rendre plus ſenſible, à moi-même & aux autres, les effets du magnétiſme, je trouverois ſa propoſition fort juſte, & ſa précaution fort ſage : & ſi quelque diſcoureur m'objectoit que ce recueillement, cette attention me feroient découvrir en moi-même certains effets qui m'échappoient auparavant dans la diſtraction ; & que je cours le riſque d'attribuer fauſſement ces effets au magnétiſme, voici ce que je prendrois la liberté de lui répondre :

« Pourquoi vous amuſez-vous à ſuppoſer ce que vous pouvez conſtater ? Expérimentez d'abord, & vous parlerez enſuite : entrez donc dans le plus grand recueillement ; écoutez avec toute l'attention dont vous êtes capable, toutes les ſenſations fines qu'excite en vous le jeu intérieur de vos organes ; & quand vous aurez bien déterminé les effets de l'attention & du recueillement, alors ſoumettez-vous à l'action du magnétiſme, & comparez les effets ; mais, au nom du ciel, n'empêchez point, par de ſimples ſuppoſitions, des faits qui peuvent être utiles ».

Si cette maniere de répondre étoit bonne,

Meſſieurs, votre maniere d'expérimenter ne l'étoit pas. Vous avez preſcrit à ceux qui vouloient éprouver le magnétiſme animal, d'éviter l'attention & le recueillement, & par-là, peut-être, vous en avez affoibli les effets ; en phyſique, les conditions d'une expérience font la ſubſtance de l'expérience même, & ſouvent ſon ſuccès dépend en entier de la circonſtance la plus légère. Quelquefois l'expérience nous a montré, dans la nature, des faits d'un poids énorme, comme ſuſpendus par des fils d'araignées ; il falloit l'attention la plus fine pour les diſcerner, & la main la plus délicate pour les ménager. En général, j'oſerois croire que l'expérimenteur manque plus ſouvent à l'expérience, que l'expérience ne manque au bon expérimenteur.

AUTRES DOUTES

Sur votre maniere d'expérimenter.

En continuant de raiſonner ſur la maniere d'obſerver un phénomene dans l'économie animale, je dis que s'il eſt prudent de mettre la machine humaine dans la ſituation la plus

favorable au phénomene qu'on veut obſerver, il ſeroit au contraire ſouverainement déraiſonnable de troubler, dans un tel cas, l'économie animale au point de déconcerter ſes opérations ordinaires. Une telle maniere d'expérimenter ſeroit traitée d'imprudence de la part de quelqu'un qui deſireroit ſincérement de connoître la vérité ; mais elle ſeroit taxée de mauvaiſe foi, de la part de celui qui auroit, au contraire, quelque intérêt caché d'anéantir cette vérité.

Faiſons de ceci l'application aux procédés conſtatés par votre rapport. Vous voulez éprouver, ſur un jeune homme, l'action du magnétiſme communiqué à un arbre, & pour cela, Meſſieurs, que faites-vous ? vous aſſemblez la ville & la cour ; aux yeux de cette multitude formidable de regards concentrés ſur lui ſeul, vous bandez les yeux à ce jeune homme ; & après cet appareil, qui doit agiter ſon imagination, troubler le cours des eſprits, & déconcerter le jeu de l'économie animale, qui n'eſt plus tel que lorſqu'elle s'exerce dans le calme & la ſécurité, vous offrez, en cet état, ce jeune homme au magnétiſme ; ce pauvre magnétiſme manque ſon effet, & vous chantez victoire.

Hélas ! Meſſieurs, cela s'appelle chanter le *Te Deum* dans votre cathédrale : l'ennemi en fait autant dans la ſienne. Vous croyez avoir éprouvé le magnétiſme, & vous n'avez fait que le dérouter.

Je choiſis, autant que je le puis, mes comparaiſons & mes autorités dans vos propres procédés ; & certainement je n'ai rien de mieux à faire. Souffrez donc que je vous rappelle votre méthode dans l'une des trois grandes routes de votre art, qui ſont, comme toute la terre ſait, *ſaigner*, *purger*, *émétiſer*, &c.

Lors donc que vous voulez produire, dans l'économie animale, ce phénomene que vous appellez *purgation*, après avoir doſé, mixtionné & compoſé *ſecundum artem* la cauſe de cet effet ; après avoir fait avaler à votre homme cette cauſe, ſoit en pilules, ſoit en boiſſon déteſtable ; après l'avoir mis dans les inteſtins en contact immédiat avec le ſiege de ſon effet, à peu près comme un *magnétiſeur* met ſes doigts en contact immédiat avec la région *épigaſtrique*, vous ne vous contentez point encore de cela, & vous prenez d'autres précautions pour donner à votre cauſe la plus grande exploſion poſſible, & dans le fond,

vous faites très-bien ; aussi nul de vos patiens n'est-il choqué que vous lui ordonniez, en votre qualité d'agent, de rester dans un parfait repos d'esprit & de corps, sous peine de voir manquer votre petite expérience de physique, & de faire avorter une médecine, ce qui est, comme on sait, le plus grand des malheurs après celui de l'avoir prise.

Cependant, Messieurs, tandis que le public vous approuve & vous obéit tous les jours où il se purge, je suppose qu'un raisonneur impertinent vienne vous dire en face, & en très-bonne compagnie : *Vous êtes tous des charlatans, Messieurs les Médecins, & vos prétendus remedes sont des chimeres, de purs effets de l'imagination ; ils n'ont d'autres vertus que celles que vous y faites imaginer par des esprits foibles dans des corps malades : croyez-vous, par exemple, que votre manne purge par elle-même ? point du tout, elle purge par l'une de ces trois causes, ou bien par toutes les trois à la fois, savoir : imagination, attouchement, imitation.*

Rien n'est plus simple : votre mine grave, vos grands mots, vos magnifiques promesses échauffent la tête & l'imagination d'un pauvre malade : le trouble de l'imagination va frapper directe-

ment ſur les entrailles, & il ſe trouve que votre homme eſt purgé ſans purgation.

ATOUCHEMENT. *Une médecine chatouille le goſier en paſſant, & ce chatouillement propagé juſqu'aux entrailles, peut très-bien conduire tout droit à la garde robe,*

IMITATION : *cauſe ſi forte, quand elle eſt générale. Un homme qui ſe croit purgé, ſe remplit auſſitôt le cerveau d'idées de gens qui dans un cas pareil ſont allés à la garde robe ; il croit les voir : l'eſprit d'imitation le gagne, & le voilà purgé juſqu'au ſang.*

Mais ce n'eſt rien de le dire, ajouteroit mon raiſonneur, *il s'agit de le prouver, & voici comment. Faites avaler à une perſonne un peu ſenſible, vos deux onces de manne avec la pincée de follicules, les tamarins & tous les corps compoſans de cet admirable compoſé que vous appellez purgatifs : cela fait, laiſſez-moi m'emparer de l'imagination de votre prétendu purgé : en la frappant de quelque idée vive & forte, nous verrons ſi votre* PURGATIF *purgera. Si je réuſſis comme je m'en flatte, je vous avertis, Meſſieurs les médecins, que je crierai par-tout, & même je ferai imprimer, avec permiſſion du roi, que la ſeule imagination eſt ce qui fait aller à la garde-robe le jour de vos médecines prétendues.*

Que vous sembleroit, Messieurs, de cette maniere de raisonner? Je puis me tromper, mais de très bonne foi il me semble que le magnétisme a été traité avec la même force de logique

Pour *illustrer*, comme on dit, tout ceci par un exemple assez célébre, permettez-moi, Messieurs, de rappeller l'histoire de Bleton; j'y trouve des ressemblances frappantes avec plusieurs de vos procédés. Ce pauvre Bleton en qui je crois fort & ferme, & cela par une foiblesse naturelle dont je ne puis me défendre, qui est de croire ce que je vois: ce Bleton donc, à qui j'ai vu, ce qui s'appelle vu, de mes propres yeux vu, opérer ce que depuis on lui a tant nié..... eh bien, on a prouvé qu'il étoit un fripon, à-peu-près, Messieurs, comme vous avez prouvé que le magnétisme étoit une chimere.

Ce singulier villageois vient à Paris, & s'annonce comme doué d'une organisation particuliere qui le rend sensible à l'action de l'eau souterraine; en vertu des principes connus, & sur-tout des préjugés reçus, on lui nie tout net son privilege d'organisation, & voici comment on lui prouve qu'il se trompe ou qu'il veut tromper. On conduit cet homme

dans une grande basilique ; & là, devant une nombreuse assemblée, on lui bande les yeux, & on lui dit : *vas essayer ton organisation.* Je vous laisse à penser, Messieurs, quel devoit être l'état de ce pauvre étranger : l'assemblée, le lieu, la religion, le respect, la terreur secrette que ces idées inspirent, le retentissement des voûtes, le silence profond succédant aux murmures, & le murmure au silence..... Que fait tout cela ? dira-t-on : tout cela pouvoit suffire, si je puis dire ainsi, à *désorganiser* Bleton, à mettre dans ses nerfs, dans la sensibilité qui en résulte, des différences qui faisoient peut-être que Bleton, sous le même nom, n'étoit plus réellement le même homme, la même machine, du moins par rapport au phénomene de l'eau.

Eh ! qui sait ce qu'il faut pour changer, dans l'économie animale, tous nos rapports avec les objets extérieurs ? Une goutte de liqueur extravasée, une fibre plus ou moins tendue, plus ou moins relachée. La plus foible cause peut bouleverser l'ordre entier de nos sensations.

Que veux-je conclure de tout cela ? que dans toutes les expériences qui prennent l'homme pour sujet, l'homme, cet être si

mobile, agité, tremblant comme la feuille, au moindre souffle des sentimens & des passions; il est nécessaire, dis-je, dans ces sortes d'expériences, de choisir, pour les bien faire, les momens du calme le plus profond; il faudroit même appliquer son industrie à faire naître ces momens, à soutenir & augmenter, s'il se pouvoit, dans ces épreuves, cette paix de l'ame que l'homme conserve si rarement dans l'agitation continuelle où la société le plonge, & sans laquelle pourtant l'ordre physique des sensations est aussi troublé, que l'ordre moral des sentimens est perverti.

Est-ce ainsi, Messieurs, que vous avez expérimenté? Voulez-vous bien que je vous offre une image de votre rapport, dans une allégorie fort courte? C'est un rêve que je fis l'autre nuit après avoir lu votre rapport; j'en étois rempli, & je le tenois encore dans mes mains lorsque je m'endormis. Je crus vous voir, Messieurs; vous aviez rassemblé un nombre assez grand de spectateurs bien choisis par vous-mêmes; & vous leur tîntes à peu près ce langage: j'aurois juré que je vous entendois.

» Messieurs, dites-vous, un homme singu-
» lier est arrivé dans ces contrées, des bords

» du lac de Conſtance, avec une glace dont » il ne ceſſe d'exalter les propriétés: elles » ſont innombrables; elles s'étendent du ſoleil » à la terre; mais parmi celles qu'il lui attri» bue, il ſoutient, entr'autres, qu'un ma» lade, en s'y regardant très-attentivement, » parvient à découvrir en lui-même le ſiége » & le degré de ſes maux; & qu'en conti» nuant à s'y regarder encore; il parvient » même à les guérir, ou du moins à les » ſoulager».

» Vous comprenez, Meſſieurs, que cet » homme eſt le plus grand des impoſteurs; » car s'il diſoit vrai, ſa glace ſeroit tout, & » la médecine ne ſeroit rien; ce qui n'eſt pas » poſſible. Cependant, Meſſieurs, il ne s'agit » maintenant de rien moins que de ſavoir, » dans l'Europe, ſi l'on établira des manu» factures publiques de ces ſortes de glaces, » à la place de nos écoles de médecine; & » le Roi, Meſſieurs, a eu la bonté (de quoi » nous lui rendons graces) de nommer des » médecins mêmes pour juges dans cette » affaire. Vous voyez bien d'avance, que ce » jugement doit être tout fait & que ce n'eſt » autre choſe qu'un bon coup de marteau » tout au milieu de cette diabolique glace.

» Mais, pour obſerver tant ſoit peu les » formes avant de frapper le coup, nous » allons, pour votre édification & notre » honneur, vous montrer, à votre grand » contentement, que cet étranger n'eſt qu'un » abominable charlatan, & nous devons » nous y connoître. Vous verrez, Meſſieurs, » que vous ne verrez rien; que, bien loin de » découvrir votre maladie dans ce miroir, » vous n'y reconnoîtrez pas même votre » viſage.... ».

Après ce diſcours, Meſſieurs, il me ſembla que vous fîtes apporter la glace de l'étranger; &, ſous prétexte de la conſidérer, je vous vis ſouffler contre, & la ternir d'un bout à l'autre; alors vous criâtes: « Approchez, » Meſſieurs, & regardez.... qu'en dites- » vous?... vous ne voyez rien.... n'eſt-il » pas vrai?.. une fois, deux fois, vous ne » voyez rien?... eh bien! Meſſieurs, nous » allons, de ce pas, dire au Roi & au public » que ni vous, ni nous, n'avons rien vu » du tout; après quoi, par la grace de Dieu, » & du Roi de France & de Navarre, nous » caſſerons ce miroir magique, &, s'il le » faut, nous le pilerons; car tant qu'il en » reſtera un ſeul petit morceau, les fous

» auront la manie d'aller s'y regarder & de » croire s'y voir. Cette expédition faite, » Meſſieurs, nous vous ferons de la méde- » cine à profit de ménage... » A ces mots, je crus tout à-coup entendre un horrible carillon de cloches d'égliſe qui ſonnoient des enterremens à fendre les nuages. Dans les intervalles, j'entendois, comme dans un lointain, le chant lugubre des prêtres, des gémiſſemens, des cris... Je fus frappé d'horreur; je me réveillai en ſur-ſaut, & je m'apperçus que je tenois encore votre rapport dans mes mains.

Meſſieurs, on reproche aux médecins & même aux hommes de génie, de croire à tout ce qu'ils rêvent; mais nous autres, gens du vulgaire, nous ne rêvons gueres qu'à ce que nous croyons déjà.

AUTRES DOUTES

Sur vos expériences.

Vous aſſurez, Meſſieurs, que le magnétiſme n'eſt pas même, comme M. Meſmer l'a prétendu, l'indicateur des maux. Cela peut être, & je n'affirmerai point le contraire;

mais ce que j'ose assurer, c'est que vous dites ceci sans le prouver par des expériences suffisantes, & qu'en ce point comme en tous les autres, votre rapport ne prouve rien, sinon une envie déguisée, mais violente, de tout prouver sans preuves, ou de prouver beaucoup avec de petites preuves.

C'est un art, Messieurs, que n'enseigne point la rhétorique, encore moins la logique; l'art de prouver sans preuves, n'appartient qu'aux femmes; & les médecins, les académiciens même sont soumis à la loi commune de ne conclure que selon la force des preuves.

Je crains toujours d'avoir mal lu votre rapport, Messieurs, & vous avez tant parlé d'imagination, que j'en ai peur comme de mon ombre: quoi qu'il en soit, imaginaire ou non, il me semble que vous vous êtes contentés de magnétiser une ou deux fois deux ou trois personnes malades, lesquelles n'ont rien senti, & tout de suite vous avez écrit: *le magnétisme n'est donc point l'indicateur des maux, ce qu'il falloit démontrer.*

Quelle vertu, bon Dieu, que la patience! & qu'elle est rare! quelle science que la science d'attendre, & qu'elle est vaste! En vérité cette vertu, cette science semblent plus

rares en France qu'ailleurs : eh ! quoi, Messieurs, ne pouviez-vous faire magnétiser un ou deux mois de suite quelques personnes dont les maux & la bonne foi fussent bien avérés, & observer avec constance quels indices le magnétisme fournissoit sur le siege & la cause de ces maux ?

Moi, Messieurs, (car en fait d'expérience il faut bien se citer, & je me nommerois, si je n'étois l'un de ces hommes qui n'ont point de nom) j'ai vu des malades ne sentir le siege de leur maladie qu'après trois semaines, un mois & plus, de résidence assidue au bacquet.

Oserai-je vous citer, Messieurs, un galant homme qui m'a raconté qu'il étoit l'un de ces infortunés pour qui le voyage de Colomb en Amérique a été fort déplacé? A l'en croire il y avoit douze ans qu'il avoit fait quelque légere connoissance avec cette furieuse Américaine établie en Europe pour venger son pays en ravageant le nôtre. Cet honnête homme, depuis ce tems, se croyoit bonnement séparé de cette furie pour le reste de sa vie, & tâchoit de vivre en paix comme en conscience : cependant tourmenté sans cesse, languissant, mourant, il ne savoit à qui s'en prendre, lorsque le magnétisme,

après deux mois, lui a montré au doigt & à l'œil, cette horrible ennemie avec laquelle il n'avoit pas cessé de vivre.

Je ne sais si ce fait est bien exact, mais il est bien digne d'être vérifié. Combien d'hommes en Europe auroient besoin de savoir au juste ce petit secret de leur ménage, & qui accourroient en foule interroger le magnétisme comme on interrogeoit les oracles d'Apollon. Dieu de la médecine, mais peut-être cette idolatrie vous auroit scandalisé : quoiqu'il en soit, Messieurs, avec un peu plus de patience à expérimenter, vous auriez pu nous donner beaucoup plus de lumieres : en un mot, votre rapport agréable, insinuant, insidieux, parfaitement écrit, mais léger & rasant les surfaces, est l'ouvrage de gens qui paroissent posséder à un très-haut degré la langue, le talent & le caractere de leur chere patrie : mais qu'avoit à faire là M. Franklin, l'homme de toutes les nations, & M. Bailli, l'homme de tous les tems ? Et M. Lavoisier, M. Leroy, *qu'alloient-ils faire aussi dans cette galere ?*



DOUTES

Si vous avez tiré de vos experiences de justes conséquences.

APRÈS avoir douté : 1°. si vous avez bien choisi vos expériences : 2°. si vous les avez bien faites, permettez-moi de douter encore que vous en ayez bien conclu.

Si je ne me trompe, Messieurs, de vos expériences, quelles qu'elles soient, vous avez tiré deux conséquences : la premiere, que l'imagination seule produisoit les effets attribués mal à propos au magnétisme animal.

La seconde, que cette espece de magnétisme n'étoit qu'une chimere; or ni l'une ni l'autre de ces conclusions ne me semble légitime : c'est ce qu'il faut examiner séparément.



DOUTES

Sur votre premiere conclusion : que l'imagination seule produit les effets attribués au magnétisme.

Vous avez fait des expériences, Messieurs, sur lesquelles vous avez établi deux propositions; l'une que les effets attribués au magnétisme, étoient produits par l'imagination sans le magnétisme; l'autre que ces effets n'étoient pas produits par le magnétisme sans l'imagination; & vous avez conclu que l'imagination étoit la cause unique de ces effets. Enfin, Messieurs, vous avez fait en faveur de l'imagination, l'argument si connu de l'école: *avec cela & sans cela, donc à cause de cela*: cependant vous n'ignorez point combien il s'en faut que cette maniere de raisonner sur une cause, soit toujours exacte.

Nous en avons un exemple bien célebre & très-moderne, celui de Jean-Jacques Rousseau, dans son fameux discours sur le danger des arts & des sciences: il raisonna & conclut sur son objet, précisément comme vous sur le vôtre; & j'ai bien peur que s'il raisonna

comme vous, vous ne vous ſoyez trompé comme lui.

Jean-Jacques prouva qu'avec les ſciences & les arts, on voyoit toujours naître la corruption; & vous avez prouvé qu'avec la force de l'imagination, on voyoit naître certains effets attribués au magnétiſme.

Enſuite le citoyen de Genêve prouva, comme il put, (mais il pouvoit beaucoup) qu'en ſupprimant les arts & les ſciences, il n'y avoit plus de corruption; & vous avez prouvé, comme vous avez pu, que ſans l'imagination, ces prétendus effets du magnétiſme n'exiſtoient plus.

Enfin Jean-Jacques conclut de ces prémiſſes, que les ſciences & les arts étoient la cauſe de toute corruption; & de vos prémiſſes vous avez conclu que l'imagination ſeule étoit la cauſe de tous les effets fauſſement attribués au magnétiſme.

Meſſieurs, l'opinion publique a mis le ſceau au diſcours de Rouſſeau; elle le regarde comme un ſophiſme très-éloquent: j'oſerois croire que votre rapport ſubira la moitié de cet arrêt.

Mais il faut examiner ceci de plus près, & d'abord je m'attache à votre propoſition que

l'imagination produit les effets imputés au magnétisme.

Quelqu'un, qui, d'un côté, se trouveroit imbu de toutes les cures dont l'opinion publique a long-tems fait honneur au magnétisme animal; & de l'autre, entendroit parler de cette proposition de votre rapport, s'imagineroit, avant de le lire, que vous avez traité & guéri, ou considérablement soulagé par l'imagination, de grosses tumeurs, des obstructions invétérées, des gouttes sereines, de bonnes paralysies; car vous savez, Messieurs, que des cures pareilles ont couru par le monde sous le nom du magnétisme.

Mais, direz-vous, on a trompé le monde; & toutes ces cures sont des illusions. A cela, Messieurs, je prends la liberté de vous répondre qu'il auroit au moins fallu bien constater l'illusion de ces cures pour acquérir le droit de ne pas les tenter. Ce qu'il y a de certain, Messieurs, c'est qu'il résulte tout au plus, de votre rapport, que l'imagination produit aussi quelques effets du magnétisme: eh! quels effets? ceux qui de tout tems ont semblé appartenir presque exclusivement à l'imagination; des tremblemens, des convulsions; tout ce qui vient enfin d'une action

ſubite ſur des nerfs très-ſenſibles & très-irritables; certes, votre tâche n'étoit pas difficile à remplir, & vous vous êtes tracé un champ d'expériences où vous pouviez courir ſans entraves.

Si vous aviez prouvé, Meſſieurs, que l'imagination produit, non pas quelques effets ſeulement, mais tous les effets attribués au magnétiſme, ſans aucune exception, & que vous en euſſiez voulu conclure que l'imagination étoit la cauſe unique; cette conſéquence, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, ne ſeroit point tout à fait exacte, car il reſteroit encore à déterminer : 1°. ſi deux cauſes différentes ne pourroient point produire les mêmes effets; 2°. il reſteroit ſurtout à examiner ſi l'imagination ne ſeroit point un phénomene du fluide même qui produit le magnétiſme animal, & ce point eſt aſſez important pour y revenir dans un moment.

Mais quoi, Meſſieurs, pour quelques effets communs entre l'imagination & le magnétiſme, vous prétendez exclure celui-ci & admettre celle-là ſans réſerve! Que dire d'une telle conſéquence?

Et ſouffrez que je vous le répete (car cette

obſervation eſt importante). Quels effets avez vous choiſis pour les objets de vos expériences? ceux qui de tous les tems ſont pour ainſi dire le domaine propre de l'imagination, les palpitations, les mouvemens convulſifs, & tous ces phénomenes ſi connus du jeu des nerfs dans les ſujets très-ſenſibles.

En vérité, Meſſieurs, je m'engage, à ce prix, à vous montrer que vous n'avez fait qu'un rapport imaginaire, quand vous avez cru faire un rapport bien réel. Combien de femmes, vous dirois-je, d'hommes même, de médecins, & ſi je ne craignois la profanation, je dirois combien d'académiciens, croient voir tout ce qu'ils imaginent! Hélas! Meſſieurs, vous l'ignorez peut-être, mais apprenez-le en qualité de médecins, & même d'hommes de génie; c'eſt le reproche que le ſimple vulgaire vous fait le plus ſouvent.

Mais ſur tout, Meſſieurs, êtes-vous maintenant bien aſſurés d'avoir une médecine? Pour moi je ſuis fort tenté de me ranger du parti de ce raiſonneur à qui je vous ai déjà fait parler; & j'ai bien peur, en effet, qu'il n'y ait que de l'imagination dans toute votre affaire. D'un côté le médecin, le malade de

l'autre, imaginent tous deux que la médecine donne la puiſſance de purger un homme; d'où il arrive que tout en imaginant que cela peut ſe faire, cela ſe fait.

N'avez vous pas lu, Meſſieurs, dans pluſieurs auteurs, & ſur-tout dans Montaigne, l'ami de tout le monde, excepté le vôtre; n'avez-vous point lu des hiſtoires ſingulieres de gens purgés par la ſeule force de l'imagination? Il ſeroit donc permis, tout au moins, Meſſieurs, de douter que vos drogues euſſent la moindre des vertus que vous leur attribuez; que la rhubarbe fût véritablement purgative, que l'ipécacuanha fût un vomitif réel, le quinquina un fébrifuge, &c. &c. Prenez-y garde, Meſſieurs, ceci eſt de conſéquence: pour peu qu'on étende cette idée, Meſſieurs, les apoticaires ſeroient horriblement compromis. N'oublions jamais la maxime ſage: *qu'il faut ménager tout le monde*, excepté nos ennemis; cela s'en va sans dire.

Je conviens, Meſſieurs, très-franchement que votre ſeconde propoſition ſeroit un peu plus concluante, ſavoir: que ſans l'imagination, le magnétiſme ne produit plus aucun effet: il reſte à voir de quelles expériences vous l'avez déduite.

Messieurs, à qui paroît toujours faire la même faute, on se croit toujours en droit de faire le même reproche ; & ce reproche est celui d'une précipitation ou d'une partialité marquée : en vérité, Messieurs, souffrez qu'on vous le dise ; non seulement vous avez infiniment resserré votre carriere, mais vous l'avez parcourue à bride abatue.

Eh ! quoi, Messieurs, pour montrer à l'Europe attentive & curieuse, que le magnétisme ne fait rien sans le secours de l'imagination, vous venez froidement lui offrir une seule fille enchassée, je ne sais comment, dans une chaise disposée exprès, magnétisée sans le savoir, — par qui ? seroit-ce par l'inventeur même du magnétisme, par M. Mesmer ? — Il est vraiment bien question de lui ! — C'est donc au moins par M. Deslon ? — pas davantage ; — mais enfin, par qui donc ? — par un médecin, très-grand magnétiseur au demeurant ; mais au dire de qui ? --- des médecins ; --- mais du moins, en présence de qui cette belle épreuve s'est-elle faite ? --- en faut-il douter ? --- en présence de plusieurs médecins. A quoi nous réduit-on, pauvres curieux que nous sommes ! nous voudrions voir nettement le magnétisme animal, &

nous ne voyons jamais que des médecins; toujours un nuage de médecins.

Enfin, voilà donc cette fille magnétisée sans le savoir, par un médecin; mais du moins, pour notre consolation, a-t-elle été magnetisée en bonne forme? Je me suis cassé la tête, Messieurs, pour comprendre la posture que vous aviez donnée à cette fille d'expérience, & je n'ai rien pu concevoir, sinon qu'elle avoit été magnétisée par derriere seulement & sans doute très-exactement le long de l'épine du dos, le tout au travers d'un chassis qui ne laissoit rien appercevoir, & par conséquent exposoit tout homme qui n'est pas un lynx, à ne savoir ce qu'il faisoit; je m'arrête sur cette plaisante expérience, lorsqu'il y en avoit tant d'autres à faire, dignes de leur objet.

Messieurs, vous avez décrit avec complaisance, certain bandeau que vous avez rendu impénétrable à la lumiere: Voulez-vous que je vous dise un bandeau bien plus impénétrable? c'est celui de l'habitude & du préjugé: En voulez-vous un autre plus impénétrable encore? c'est celui de l'intérêt: ni la main de la vérité, ni celle du tems, ne peuvent l'arracher: c'est avec ce bandeau sur

les yeux, que tant d'hommes écrivent, agiſſent, ſe heurtent & ſe battent à tort & à travers; & le petit nombre d'hommes paiſibles & clairvoyans a bien de la peine à ſe ſauver de ces turbulens aveugles.

DOUTES

Sur votre derniere concluſion, que le magnétiſme animal eſt une chimere.

QUAND même l'imagination, Meſſieurs, auroit ſur les effets attribués au magnétiſme, toute l'influence que vous prétendez, je douterois encore que vous euſſiez le droit d'en conclure que le magnétiſme n'eſt qu'une chimere.

Il m'eſt venu ſur cela une penſée. Ce fluide tant annoncé par M. Meſmer, ce fluide dont vous niez l'exiſtence & l'utilité, & que ſon apôtre regarde comme le miniſtre de toutes les fonctions vitales de l'homme, ne ſeroit-il point auſſi celui de toutes les fonctions intellectuelles? le miniſtre de la ſenſation, de la mémoire, de l'imagination enfin? & ſi l'imagination étoit elle-même l'un des phénomenes de cet agent; qu'auriez-vous fait,

Meſſieurs, en rapportant à la ſeule imagination tous les phénomenes du magnétiſme animal? hélas! vous n'auriez rien fait du tout que tourner autour de M. Meſmer, en croyant le terraſſer; vous auriez cru détruire partout la cauſe du magnétiſme, dans le tems même que vous la faiſiez agir très-fortement dans un autre endroit; vous auriez conclu que cette cauſe n'exiſte pas, parce que vous-même la faiſiez exiſter ailleurs; enfin vou auriez prouvé qu'il n'y a point de magnétiſme animal, à peu près comme je prouverois à un homme vigoureux, qu'il n'a poin de bras en le faiſant garotter d'importance.

Vous me direz peut-être que ceci eſt une ſuppoſition gratuite de ma part; mais je réponds qu'il ſuffit que cette ſuppoſition ait quelque vraiſemblance, pour ruiner toutes vos expériences; dès lors elles n'ont plus de baſe invariable; toutes portent à faux: l'imagination ne peut plus vous ſervir de ſource pour en faire découler vos preuves contre le fluide de Meſmer, s'il eſt probable que l'imagination même découle de ce fluide: & non-ſeulement dans la doctrine de M. Meſmer, telle que je la puis concevoir, cela peut-être; mais je ne comprends pas

même comment cela ne feroit pas : tâchons de donner quelque jour à tout ceci.

Si j'en crois d'habiles gens, on ne peut rien ou presque rien expliquer dans le jeu universel de l'économie animale, sans admettre un fluide particulier, d'une ténuité & d'une activité qui passent tout ce que nos sens connoissent; ce fluide, Messieurs, vous l'avez admis vous-mêmes, je crois, sous le nom *d'esprits animaux.* Il est le ministre de toutes les opérations des nerfs; il est par conséquent celui de la sensation, celui de la mémoire, qui n'est qu'une sensation prolongée; celui de l'imagination, qui n'est qu'une mémoire plus active & plus prolongée encore. Cette mémoire si étendue, & cette imagination si féconde, sont des branches attachées à la sensation comme à leur tronc; & dans ce tronc & dans ces branches circule, en quelque sorte, comme la seve qui les anime, ce fluide aussi nécessaire qu'inconnu.

Jusques-là, Messieurs, tout le monde est à-peu-près d'accord : vous reconnoissez vous-mêmes un fluide qui est l'agent le plus grand de toute la vie morale & physique de l'homme : toute la différence entre M. Mesmer & vous,

n'eſt peut-être que dans le nom ; il vous plaît d'appeller ce fluide *eſprits vitaux*, & il plaît, je crois, à M. Meſmer, de l'appeller *fluide animaliſé*. En vérité cette différence ne vaudroit par la peine de ſe quereller.

Voici maintenant le point où vous vous écartez davantage. Ce M. Meſmer obſervant très-attentivement ſon agent, a découvert d'étranges choſes : il a vu ou cru voir, que lorſque deux hommes ſe rapprochoient ou ſe trouvoient enſemble dans un certain rapport de ſituation d'entre quelques parties de leur corps, alors ce fluide, dont chacun étoit chargé, excitoit, dans tous deux, une action réciproque très-ſenſible chez quelques-uns, beaucoup moins chez pluſieurs ; mais toujours fort réelle ; & cette action réciproque, ſenſible ou non, il l'a appellé *Magnétiſme animal*.

Il n'y avoit point de mal encore : cette action réciproque des corps, même à grandes diſtances, cette action réſultant ſur tout d'un fluide actif, pénétrant fort au-delà de ce que notre foible imagination peut concevoir ; tout cela n'avoit rien que de très-vraiſemblable, & ſi vraiſemblable, que pluſieurs avoient ſuppoſé cette action long-tems avant

qu'on la prouvât : eh ! plût à Dieu que cet homme du lac de Conſtance s'en fût tenu là ; il vivroit paiſible, & vous auſſi, Meſſieurs, & moi-même auſſi, moi qui, maintenant, ſue à vous griffonner ce barbouillage que vous ſifflerez, & que je ſifflerai peut-être avant vous.

Quoi qu'il en ſoit, voici, voici le crime de Meſmer. *Hinc iræ, hinc lacrimæ.* N'eſt-il pas allé découvrir que cette action réciproque produite par ce fluide ſur deux hommes qui ſe mettent dans un certain rapport, cette action, dis je, eſt une action, tantôt conſervatrice, tantôt curative ? ſelon lui, elle prévient les maux & les ſoulage ; elle eſt même bonne à la fois, pour le malade & pour le médecin ; & de ce principe ſi ſimple, il s'eſt aviſé de vouloir tirer une médecine complette, non moins ſimple que ſon principe : oh ! c'eſt alors, c'eſt à ce point tout juſte que vous avez crié au charlatan, à l'impoſteur, à l'aſſaſſin du genre-humain, pour ne pas dire tout-à-fait le vôtre.

Cependant, le flegmatique Germain, laiſſant crier les médecins, a pourſuivi ſon fluide : après l'avoir obſervé dans l'homme & dans

les animaux, il l'a ſuivi dans les végétaux, dans toute la nature terreſtre; enfin, dans la céleſte, & juſques dans la Lune & le Soleil, où il s'eſt arrêté comme le centre des émanations de cet agent univerſel; & dans cette route immenſe, ne ceſſant pas de lier avec ſon fluide tous les êtres entre eux, par une action réciproque, il a tant fait par ſes œuvres, que toute la phyſique moderne s'en alloit en ruine. Alors, Meſſieurs les phyſiciens de profeſſion ont parlé, & l'on devine aſſez ce qu'ils ont pu dire.

Voilà l'hiſtoire abrégé du meſmériſme : on voit d'un côté une grande découverte, & une foule de petits intérêts de l'autre : il s'agiſſoit d'écarter les intérêts pour conſtater la découverte : point du tout ; les petits intérêts ont aſſailli l'homme à la grande découverte, & l'ont lié avec des fils, comme les habitans de l'*Illiput* lierent *Guliver* pendant qu'il dormoit.

Mais laiſſons les phyſiciens, & revenons à vous, Meſſieurs : quand vous avez voulu prouver que cette action réciproque, appelée *magnétiſme animal* étoit une chimere, voici comment vous vous y êtes pris : vous avez tâché d'*ébranler l'imagination* d'une perſonne

ſenſible, & vous avez auſſi-tôt produit en elle quelques effets du *magnétiſme animal*, & puis vous avez conclu. Mais, de grace, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'*ébranler l'imagination*, *frapper l'imagination ?* Pour moi j'entends par-là qu'on détermine alors cette puiſſance intérieure & inconnue que nous appellons l'*ame*, à faire tout à coup affluer dans le cerveau, & du cerveau dans quelqu'autre partie du corps, une plus grande abondance de ce fluide que vous appellez *eſprits animaux*, & M. Meſmer, *fluide animaliſé ;* or l'affluence ſubite d'une plus grande quantité de ce fluide actif dans une certaine partie du corps, peut y produire, ſans doute, une ſenſation très-marquée, très-vive, & même dangereuſe : qui vous nie que l'ame n'ait ſur le corps cet étonnant pouvoir ? Ainſi, lorſqu'après avoir bandé les yeux à une femme vive & ſenſible, vous l'aſſurez fauſſement qu'on la magnétiſe, que ſe paſſe t-il en elle ? Auſſi-tôt ſon ame fait affluer dans le cerveau, de nouveaux eſprits animaux qui lui peignent, par une action admirable & rapide, l'image d'un homme qui, par le magnétiſme, veut agir ſur les organes. Quelle eſt la ſuite de cette image ? bientôt de nouveaux eſprits partent

du cerveau, & vont en foule occuper les parties du diaphragme & des régions du bas-ventre où cette femme sensible se souvient que le magnétisme porte réellement son action, Qu'est-ce enfin que tout cela? c'est une opération qui s'exécute par ce fluide, cet agent même annoncé par Mesmer : mais en conclurez-vous que par une loi digne de la bienfaisance de la nature, un homme en touchant, ou seulement en approchant son semblable d'une maniere fort simple, n'ait aussi le pouvoir de produire dans certaines parties de son corps, une plus grande affluence de ce fluide, & que cette affluence ne soit ou ne puisse être infiniment utile?

Vous vous y êtes pris d'une autre maniere, Messieurs, & toujours en frappant l'imagination. Quand vous aviez mis, en grand appareil, un bandeau sur les yeux de quelque sujet bien sensible; tout en le magnétisant réellement, vous l'assuriez qu'on ne le magnétisoit pas, ou vous le distraisiez de toute idée de magnétisme par quelque conversation animée & ménagée avec art : qu'arrivoit-il de là? Vous faisiez affluer singulierement les *esprits* & le fluide moteur de la pensée vers la partie du corps où se portoit l'attention

& l'imagination ; & pour lors le plus vigoureux magnétiſeur reſtoit ſans pouvoir, & paroiſſoit ne rien opérer, & cela devoit être. Le fluide dont l'action produit le phénomene du *magnétiſme animal* étoit occupé fortement par vous-mêmes à produire le phénomene de l'imagination, pouvoit-il produire ces deux grands effets à la fois ? il y a une petite ſentence fort vulgaire, mais fort juſte aſſurément ; elle dit : qu'*une ſeule choſe ne ſauroit-être en deux endroits à la fois*, & c'eſt pourtant, Meſſieurs, ce que vous exigiez ſans y ſonger aſſez peut-être : par toutes vos précautions vous excitiez, vous appliquiez l'imagination d'un certain côté : par-là vous détourniez de ce côté le fluide *vital*, le fluide *animaliſé* ; & quand vous l'aviez ainſi détourné, vous demandiez qu'il ſe trouvât encore ſous les doigts de celui qui magnétiſoit.

Il eſt donc vrai que dans votre fameuſe objection de l'imagination, vous n'avez vraiſemblablement fait autre choſe qu'oppoſer l'agent de M. Meſmer à lui-même, & que vous ne l'avez pas plus détruit que vous ne vous ſeriez inſulté en vous appliquant bien fort ſur la joue un ſoufflet de votre propre

main ; ce qui prouveroit ſeulement que vous avez une joue & une main, & que tout cela eſt bien à vous ; de même l'agent de M. Meſmer produit l'imagination, & produit auſſi le *magnétiſme animal :* ces deux phénomènes appartiennent à cet agent ; & quand l'un des deux combat l'autre, c'eſt la main qui frappe la joue.

Du fond de mon trou de province, je n'oſe me flatter d'avoir entrevu la vérité dans le fond de ſon puits : mais ſi par haſard j'avois eu ce bonheur, tout votre rapport, Meſſieurs, ne ſeroit en vérité qu'un grand bruit perdu ; vos expériences ſur l'imagination n'aboutiroient qu'au principe même de M. Meſmer, mais par une voie détournée.

Il eſt tems de vous propoſer mes doutes ſur ce que vous auriez dû faire.

DOUTES

Sur ce que vous auriez dû faire,

SI je connoiſſois parfaitement la théorie de M. Meſmer, ou ſi j'étois un habile homme, je pourrois vous propoſer peut-être un plan

fort ſimple d'expériences capables de démontrer la réalité & l'utilité du *magnétiſme animal ;* mais je ne ſuis qu'un ignorant, & je ne ſais aucune des penſées de l'*explorateur* de cet agent univerſel, que puis-je donc faire ici ? vous expoſer naïvement ce que j'aurois tâché de faire à votre place.

Moi, Meſſieurs, un homme de province, prétendre vous guider ! vous me renverrez, je le ſens bien, à la fable de la tortue, qui vantoit à l'aigle l'avantage de la marche à quatre pattes, & vous aurez raiſon ; vous êtes aigles, & je ſuis tortue ; mais l'expérience me raſſure : j'ai tant vu d'aigles s'égarer avec leurs ailes, & tant de tortues arriver pourtant à quatre pattes, qu'en vérité j'aime mieux prendre celles-ci pour modeles. Voici donc, Meſſieurs, comment j'aurois travaillé de mes quatre pattes.

Au reſte, dans tout ce que je vais dire, mes doutes ſeront plus forts que jamais ; j'affirmerai ce que j'aurois fait, mais j'aurois toujours douté de bien faire ; je n'aurois même formé quelqu'eſpoir d'arriver à mon but, qu'en marchant d'un pas fort douteux, en ne poſant le pied qu'après avoir long-tems eſſayé & douté ſur le terrein. Pour procéder

avec un peu d'ordre, j'envisagerai d'abord ce que des commissaires auroient dû faire dans cette occasion, avant d'accepter & d'exécuter leur commission ; ensuite ce qu'ils auroient dû faire pour la remplir en entier.

DOUTES

Sur ce que vous auriez dû faire avant que d'accepter & d'exécuter votre commission.

IL n'est point d'ouvrier, d'artiste sur-tout, avant de commencer un ouvrage important, qui ne se fasse secrettement trois questions différentes : 1°. la matiere sur laquelle je vais travailler est-elle bonne? mon outil est-il en bon état? ma main est-elle sûre?

Or, Messieurs, vous aviez à faire un grand ouvrage ; & si comme vous j'en avois été honoré, je n'aurois pas manqué de me satisfaire très-complettement sur ces trois objets importans.

La matiere de votre ouvrage étoit le *magnétisme animal.* J'aurois voulu le considérer en lui-même, & juger avant tout de son im-

portance & de sa vraisemblance considérée dans son rapport avec l'ordre général des choses, & indépendamment des autres preuves tirées du témoignage des hommes.

L'outil de votre ouvrage, Messieurs, c'étoit votre esprit ; vous aviez d'excellentes raisons de vous confier au vôtre ; j'en aurois eu de meilleures pour me défier du mien, & j'aurois sévérement examiné si les forces & les dispositions de mon esprit répondoient à cet ouvrage.

Enfin, j'aurois sur-tout scrupuleusement éprouvé si l'outil étant bon, la main étoit sûre. Dans cette occasion délicate, c'étoit à votre cœur, Messieurs, qu'il appartenoit de diriger votre esprit, comme à la main de diriger l'outil ; & vous aviez besoin, en effet, d'un cœur bien sûr & bien pur ; vous l'aviez, Messieurs, mais dans ces situations l'honnête homme est comme l'avare : plus celui-ci est riche, plus il se croit pauvre ; plus il a, & plus il compte : tel est l'homme de bien, plus il est fort, plus il redoute sa foiblesse ; plus son cœur est droit, plus il sonde ses routes & tremble de s'égarer.

J'ai avancé que les deux premieres questions à résoudre avant que d'entamer votre

commiſſion, étoient l'importance & la vraiſemblance du magnétiſme conſidéré indépendamment des preuves morales.

Il me ſemble qu'un commiſſaire devoit raiſonner ainſi : s'il s'agit ici d'une découverte très-importante au genre humain, je ne dois épargner ni tems ni peines ; & ſi le magnétiſme eſt non-ſeulement important, mais très-vraiſemblable en lui-même, c'eſt-à-dire, très-analogue à l'ordre connu du reſte de l'univers, alors je ne dois plus être ſi difficile ſur les preuves ; car le vraiſemblable n'exige point les mêmes motifs pour être cru, que l'extraordinaire & le prodigieux.

J'ai beau lire & relire votre rapport, rien ne m'indique que vous vous ſoyez occupé de ces deux grandes queſtions, & pluſieurs choſes me prouvent, au contraire, que vous avez fait dépendre ces queſtions de vos expériences, au lieu de régler vos expériences d'après la ſolution de ces queſtions.

IMPORTANCE

Du Magnétiſme.

S'IL faut en croire M. Meſmer, jamais l'eſprit humain n'offrit à l'eſprit humain une queſtion d'une telle importance; il ne s'agit ici de rien moins que de l'agent univerſel de la nature : la découverte du magnétiſme embraſſe la phyſique qui ſatisfait aux beſoins de l'homme en état de ſanté, & la médecine qui ſecourt ceux de l'homme en état de maladie.

Tant d'importance éblouit au point de faire preſque fermer les yeux à cette découverte. L'homme, qui depuis quarante ſiecles & davantage, obſerve avec ſi peu de fruit, n'oſe ſe flatter de tant découvrir; & l'on eſt tenté d'écouter M. Meſmer comme s'il propoſoit aux hommes de faire entrer tout le diſque du Soleil dans l'œil humain.

Cependant l'eſprit ſe familiariſe avec l'importance, ſi j'oſe ainſi dire, exceſſive de cette découverte, en conſidérant combien la théorie qu'elle annonce eſt vraiſemblable en elle-même.

DE LA VRAISEMBLANCE

Du Magnétisme animal.

Nous disons sans cesse que tout est lié dans la nature; que dans tous les espaces, comme dans tous les êtres, les phénomenes se correspondent, que chaque fait est à la fois effet & cause; enfin on ne cesse de parler de la grande chaîne des êtres & des faits; mais de cette chaîne qui parcourt toute la nature & qui l'enceint, nos yeux n'en saisissent d'espace en espace, que quelques fragmens; tantôt elle s'abîme dans les entrailles de la terre ou dans le sein des mers, & nous ne la voyons plus; tantôt elle s'éleve dans les cieux, & nous ne la voyons plus; enfin, si je puis le dire, les connoissances humaines paroissent jusqu'ici un véritable assemblage de pieces écornées & de morceaux détachés.

A la vérité, chaque science prétend bien faire un corps complet; mais Dieu sait quel corps! & combien chaque membre le lui dispute & cherche à s'isoler! Ce n'est rien encore d'assembler & d'unir les parties d'une

même ſcience ; le plus difficile eſt d'appliquer & de lier une ſcience à une autre ſcience. *Hoc opus hic labor.* On a voulu appliquer la phyſique à la médecine ; & ni la phyſique, ni la médecine, ne l'ont ſouffert; elles ſont plus ſéparées que jamais : on a voulu appliquer la phyſique terreſtre à la phyſique céleſte, & régler le ciel par les loix de notre méchanique ; & le ciel & la terre paroiſſent toujours ſans liaiſon dans les loix qui les gouvernent. A-t-on voulu lier dans l'homme le phyſique qu'on connoiſſoit peu, avec le moral encore moins connu ? tout l'effort de l'eſprit humain eſt venu s'amortir contre la moindre fibre du cerveau : Enfin il faut le redire, tout eſt encore iſolé dans la tête des hommes, & tout eſt lié dans la nature.

Dans cet état des choſes, un homme paroît & nous dit, que cette liaiſon, cette correſpondance univerſelle des êtres eſt formée & entretenue par un ſeul fluide qui, toujours eſſentiellement le même, ſe modifie dans les différens êtres, & forme auſſi par là leurs diverſes modifications qui les diſtinguent à nos yeux : fluide enfin ou principe qui agit ſans ceſſe & réciproquement de chaque être

à tous, & de tous à chacun ; je ne ſais ſi je dis bien, c'eſt ainſi du moins que je l'ai conçu. Quoi qu'il en ſoit, cet homme dit une choſe infiniment vraiſemblable.

Car, 1°. la correſpondance de tous les êtres entr'eux eſt plus que vraiſemblable, témoin la correſpondance entre la lune & les corps ſublunaires, prouvée par mille obſervations inconteſtables.

2°. Il eſt encore infiniment vraiſemblable que cette correſpondance eſt entretenue par un fluide uniforme préſent par-tout, & partout agiſſant.

Combien la ſimplicité ſublime de la théorie que Meſmer a fondée ſur cette idée, & qu'il n'a permis que d'entrevoir, eſt digne des plans que forme la nature, & des moyens qu'elle choiſit pour les exécuter! Par-tout où nous avons pu l'obſerver, qu'avons-nous vu? la profuſion la plus merveilleuſe dans les effets, & la plus ſévére économie dans les cauſes; & dans cette découverte nouvelle, les effets ſont toutes choſes, & la cauſe n'eſt qu'une choſe.

L'antiquité a beaucoup vanté le ſyſtême des Stoïciens, qui ne faiſoit de l'homme qu'une ſimple portion de l'univers; mais ce

fyftême, qui depuis a tout-à-fait croulé faute de bafe dans le cœur humain, aura maintenant (fi Mefmer a dit vrai) la nature entiere pour appui. Cette union de l'homme à l'univers, ne fembloit qu'un beau rêve de morale; & felon Mefmer, c'eft la théorie phyfique de l'univers. Quoi! ces phénomenes phyfiques & moraux que j'admire tous les jours dans moi-même fans les comprendre, ont pour caufe le même agent qui développe, autour de moi, les phénomènes de la végétation, que je n'admire pas moins, fans le concevoir davantage! Quoi! ce fluide univerfel pénetre par-tout ce grand arbre, & filtre dans les canaux de la feve qu'il anime! c'eft lui qui produit les feuilles, les fleurs & les fruits, comme il produit, quand il eft filtré dans les nerfs de mon cerveau, la penfée, le mouvement & la vie! (*) Quoi! mon fils & ce jeune ormeau, à l'ombre duquel je le vois affis, ce font deux êtres du même âge, fe développant & croiffant dans le fein de la nature par la force du même agent! ils reçoivent & fe rendent tour à

(*) Ceci foit dit fans préjudice de l'ame, qui eft, fans contredit, le premier agent de la penfée.

tour ce fluide qui circule de l'un à l'autre pour le bien commun de tous deux ! tous les êtres sont donc mes freres, & la nature n'est donc qu'une mere commune !

S'il étoit vrai, comme Mesmer l'assure, que ma santé ne fût qu'un effet de l'expansion réguliere, énergique & complette de ce fluide universel dans toute mon organisation, tous les êtres à qui je communique sans cesse ce fluide à mon tour, seroient donc intéressés à ma santé, à ma conservation, à mon bonheur ! & si la maladie n'étoit en moi rien autre que l'interruption ou le désordre dans la circulation de ce fluide, tous ceux à qui je cesserai de le communiquer avec la même énergie, souffriront donc de mes maux ! Il suffiroit donc enfin à l'homme, pour se conserver ou se guérir, d'étudier & de connoître l'action & les loix de cet agent ; & si, comme M. Mesmer l'assure encore, l'une de ses loix est que deux hommes, deux êtres organisés peuvent, en se rapprochant, exciter dans ce fluide conservateur, une action qui les soulage l'un & l'autre, la médecine seroit donc l'instinct même de la sociabilité, & cet instinct seroit une loi physique & générale ! Tout cela peut bien n'être qu'un roman ;

mais jamais on ne fit un roman plus digne de la nature, & plus conforme à ce que nous connoiſſons de ſa grandeur & de ſa ſimplicité.

Cependant voici des gens en grande robe qui arrivent en hâte & me crient du plus loin : » Gardez-vous d'écouter, de croire cet » étranger ; tout ce qu'il dit n'eſt qu'une miſé» rable impoſture : c'eſt nous qui poſſédons » excluſivement la connoiſſance de la nature » & de l'homme «.

Eh bien, Meſſieurs, il faut écouter tout le monde à ſon tour : voyons donc votre médecine & votre nature. Du ſein d'une campagne riante, ces hommes me conduiſent dans un réduit obſcur, & là le premier objet qui me frappe, eſt un cadavre encore tout chaud, tout dépouillé, tout étendu, tout hideux : un homme, le fer à la main, s'avance, le déchire & l'ouvre de toutes parts ; je pouſſe un cri d'horreur, & je leur dis : Eſt-ce une leçon de meurtre ou de ſanté que vous prétendez me donner ? & je m'enfuis : ils me ſuivent, m'enlacent de paroles & m'expliquent comment, pour guérir une fievre, ils ont ſoin d'envoyer juſques dans la Calabre, recueillir l'humeur qui diſtile de

certains arbres, tandis que par leurs soins d'autres hommes courent en Moscovie leur chercher la racine de la rhubarbe : un plus grand nombre fouille en leur nom les entrailles de la terre pour en extraire des sels & des minéraux, & presque tous ces ouvriers perdent la vie en travaillant pour la santé de quelques autres : ce n'est rien, car la fievre n'est pas encore guérie ; il a fallu pour la dompter, perfectionner jusqu'au prodige l'art de la navigation ; il a fallu qu'un homme unique eût le génie de deviner un autre monde, & le courage de l'atteindre ; il a fallu couvrir d'assassinats, inonder de sang tout un hémisphere, avant que de trouver l'écorce qui doit guérir la fievre : enfin, après cinq mille ans, cette écorce de l'Amérique est en Europe. Eh bien ! la fievre n'est pas encore véritablement guérie, ou l'abus du remede a fait des maux pires que la fievre même.

Eh ! quoi, c'est donc là ce que vous appellez votre science, votre médecine & la vérité ! Eh ! quels sont donc, bon Dieu ! les caracteres de l'ignorance & du mensonge ? Vous prétendez me persuader que la nature, en m'exposant à tant de maux, n'a voulu me

guérir qu'au prix des travaux de plusieurs siecles, de plusieurs nations, de plusieurs arts, de plusieurs hommes de génie! & vous osez dire que vous connoissez la nature mieux que cet étranger, si simple & si vaste dans ses vues ! vous le nommez imposteur & ignorant, & vous vous proclamez savans & véridiques. Messieurs, c'est moi qui ne suis qu'un ignorant ; je n'ai qu'un cœur simple pour discerner les loix morales de la nature, des sens grossiers pour en découvrir les loix physiques, je n'ai que ma foible raison pour diriger & mon cœur & mes sens ; mais j'atteste ici mon cœur, mes sens & ma raison, que je découvre en vous tous les caractères de l'erreur ; & dans cet étranger, presque tous ceux de la vérité : je n'assure point qu'il la possede, mais j'ose assurer qu'il est digne de la posséder ; il a pu s'égarer, mais du moins il s'est égaré sur les traces de la nature : tout ce qu'il dit peut n'être pas vrai, mais tout est infiniment vraisemblable, si la vraisemblance d'une théorie dépend de sa conformité avec cette idée adoptée dans tous les siecles & par tous les hommes éclairés, que la nature fait constamment les plus grandes choses par les moyens les plus simples.

Telle eſt, en un mot, à mes foibles yeux, la différence entre le magnétiſme & la médecine, que ſi ces deux méthodes étoient également inconnues aux hommes, il faudroit, avant tout examen, ſuppoſer le magnétiſme comme vraiſemblable, & nier la médecine comme prodigieuſe.

Je ſuppoſe, en effet, moi même, que les inventeurs de ces arts, tous deux nouveaux, les préſentent à la fois & en concurrence aux hommes raſſemblés ; je me figure les inventeurs de la médecine, & leur innombrable cohorte, faiſant avancer, avec un horrible fracas, leur machine immenſe, énorme, monſtrueuſe, & s'écriant : « Hommes ſujets » à tant de maladies, il vous faut tout cela » non pas pour vous guérir, nous n'oſons » vous le promettre ; mais pour eſſayer de » vous guérir du moindre de vos maux. »

Avec quel effroi ou quelle dériſion & les inventeurs & leur machine & ſes ouvriers, ſeroient reçus par des hommes encore ſimples ! mais quand l'inventeur du magnétiſme animal paroîtroit ſeul, ſans bruit, ſans ſuite, ſans autre art que ſa propre nature, ne puiſant ſes forces que dans ſes organes, & ſes lumieres que dans l'expérience ; quand après avoir

expliqué en peu de mots une théorie ſimple comme la nature, cet homme en déduiroit une pratique auſſi ſimple encore, auſſi bienfaiſante que les procédés connus de cette même nature ; que penſeroient les hommes, que diroient-ils de cet art nouveau ?

« Que prétendez-vous nous apprendre ; » s'écrieront-ils peut-être ? Nous ſavions, » nous faiſions déjà une partie de ces choſes, » & la nature même nous les avoit dit long-» tems avant vous. Quand l'un de nos ſem-» blables ſouffre, la pitié ne nous force-t-» elle pas à lui tendre les bras ? L'amitié, » plus compatiſſante encore que la pitié, » ne nous fait-elle pas embraſſer, ſerrer nos » amis, pour conſoler ou ſoulager leurs » maux ? N'avons-nous pas cent fois preſſé » avec délices leur cœur contre notre cœur ? » Quiconque veut faire du bien, ne s'ap-» proche-t-il pas de ſes ſemblables, & qui » veut leur nuire, ne craint-il pas leur » approche ? Non, vous n'avez rien inventé, » & votre art étoit déjà preſque tout entier » dans nos cœurs. »

Après cela, demanderiez-vous à ces hommes, lequel du magnétiſme ou de la médecine eſt le plus vraiſemblable ?

SUITE DES DOUTES

Sur ce que vous auriez dû faire avant que d'expérimenter le magnétisme animal.

APRÈS avoir examiné le magnétisme dans son rapport avec l'ordre général des choses, il me semble que des juges prudens se seroient long-tems examinés eux-mêmes par rapport à l'objet de leur jugement; ils auroient scrupuleusement comparé leurs forces avec leurs devoirs; en un mot, ils se seroient parfaitement assurés des dispositions de leur esprit & de leur cœur.

Dans une découverte qui tendoit à ruiner une grande partie des idées reçues, il falloit que leur esprit fût entierement dégagé des préjugés de leur siecle: & dans une découverte dont le plus grand effet étoit peut-être la ruine de la médecine, il falloit que leur cœur s'élevât au-dessus de tous les intérêts de leur corps; ils avoient enfin à bien sonder dans eux-mêmes, les deux plus grandes causes d'erreur, même dans les hommes éclairés. L'esprit de leur siecle & l'esprit de leur corps,

ce font deux torrens que peu d'hommes ont la vigueur de remonter.

Comme il n'eſt point de grande découverte qui ne rencontre ces cauſes d'erreur dans l'eſprit & dans le cœur de ſes juges, j'ai cru que je devois m'attacher à bien démêler leur origine & leurs effets : quand même les juges du magnétiſme n'auroient point échoué à ces écueils, je croirois toujours avoir bien fait, dans une occaſion ſignalée, de les marquer & de les circonſcrire.

SUITE DES DOUTES

Sur les diſpoſitions d'eſprit que les hommes apportent dans ce ſiecle au jugement d'une découverte nouvelle.

L'ESPRIT humain a deux époques ; l'entiere ignorance & la demi-ſcience : la premiere époque a été fort longue, & nous ſommes encore preſque à tous les égards dans la ſeconde.

A l'époque de l'entiere ignorance, les hommes ſe trompent, en acceptant ſans examen toutes les erreurs comme des vérités ;

& dans l'époque de la demi-ſcience, les hommes ſe trompent preſque auſſi ſouvent, en rejèttant pluſieurs vérités comme des erreurs. Dans l'état d'ignorance, les hommes reçoivent docilement le menſonge, parce qu'ils n'ont point encore, dans la tête, des meſures de la vérité; & dans l'état de demi-ſcience ou de fauſſe ſcience, les hommes rejettent audacieuſement la vérité, parce qu'ils ont déja dans l'eſprit une foule de meſures erronées; en un mot la tête de l'ignorant eſt ouverte à tous les nouveaux menſonges; & celle du ſavant eſt fermée à preſque toutes les vérités nouvelles.

Quiconque étudiera l'hiſtoire de l'eſprit humain, verra la foule des faits particuliers juſtifier ces idées générales.

De la phyſique à la métaphyſique, qui ſont les deux extrêmes des connoiſſances humaines, conſidérez le ſort de toutes les vérités nouvelles dans ces ſiecles derniers : en eſt-il une ſeule qui n'ait accompli plus de travaux qu'Hercule, avant que d'être reconnue pour une divinité ? La plupart de ces malheureuſes vérités travaillent encore, à l'heure même où j'écris ceci, à nétoyer les mille & unes écuries d'*Augias*.

Avec quel acharnement d'orgueil & de mauvaiſe foi, n'avons-nous pas repouſſé le peu de vérités métaphyſiques révélées ou renouvellées par le ſage *Locke*?

Dans la morale politique, quel aveuglement ne conſervons-nous pas ſur le balancement des pouvoirs? Avec quel imprudence nous calomnions le gouvernement d'Angleterre que cette grande vérité dirige?

Dans la phyſique enfin, les ſublimes vérités que Newton offrit à ſa patrie, n'ont-elles pas reſtées 50 ans aſſiſes ſur le rivage de la mer d'Angleterre, attendant le moment de paſſer le détroit de Calais, & ne le trouvant jamais; & quand elles crurent l'avoir trouvé, n'avez-vous pas entendu les cris s'élever contre elles de nos écoles, de nos académies, de tous les côtés? Si leur hauteur ne les eût miſes hors de la portée de l'envie, n'auroit-elle pas obſcurci de ſa fange ces grandes vérités?

Je découvre, il eſt vrai, dans l'hiſtoire moderne de l'eſprit humain, deux célebres exceptions; ce ſont l'électricité & les machines aéroſtatiques: par la nature même de ces grandes découvertes, elles n'ont point ſuivi la marche des autres vérités; elles ont

éclaté aux yeux de l'univers, comme par une explosion subite; l'électricité frappa tout-à-coup les yeux des hommes comme l'éclair, & leurs oreilles comme le tonnerre : les machines aérostatiques eurent à la fois autant de témoins que les astres mêmes; en un mot, ces deux vérités accablerent, pour ainsi dire, d'un seul coup, l'envie, du poids énorme de l'entiere évidence. Aussi ce sont là deux faits uniques dans l'histoire de l'esprit humain.

Mais je suppose, pour un moment, que les auteurs de ces deux immortelles découvertes, se fussent contentés de les annoncer sans les montrer; si du fond de l'Amérique, d'une terre presque inconnue, un homme encore plus inconnu que son pays, se fût levé pour crier : hommes, écoutez-moi : « j'ai » le pouvoir d'attirer la foudre du ciel, & je » puis souvent la forcer à tomber sur le point » de la terre qu'il me plaît de choisir : quelle risée d'un pôle à l'autre !

Et si dans le même tems, à peu près, un autre homme non moins obscur que le modérateur de la foudre, se fût élevé d'une petite ville du Vivarais, non moins obscure que l'Amérique, pour dire à haute & intelligible voix : « hommes qui rampez, appre-

» nez qu'avec un réchaud ſous mes pieds, &
» quelques aunes de toile autour de mon
» corps, je puis m'élever avec de très-grands
« fardeaux, au plus haut des airs. » De bonne foi, n'auroit-on pas, ſans attendre l'expérience, propoſé amicalement de mettre l'inventeur aux petites maiſons? & ſi le gouvernement avoit pouſſé la condeſcendance juſqu'à nommer un tribunal d'académiciens, de médecins & de tout ce qu'il vous plaira, pour juger ces deux inconnus : hommes de bonne foi, qui n'êtes ni académiciens, ni médecins, c'eſt vous que j'interroge : dites, je vous prie, que préſumez-vous qu'il en fût arrivé? Je vous entends : Franklin & vous, Montgolfier, vous ſeriez condamnés à manger du potage, & laiſſer là votre phyſique & votre génie.

Ce n'eſt pas tout, ce vice particulier de l'eſprit de notre ſiecle, qui par ſa ſubtilité même, attaque les vérités nouvelles, comme l'air par les parties aigues qu'il dépoſe ſur le fer, forme la rouille qui le ronge; ce vice, dis je, eſt encore plus contagieux parmi les médecins : la faute en eſt moins dans eux que dans leur prétendue ſcience : cette ſcience eſt telle, que ceux qui l'étudient, ſont les

hommes qui ſachant le moins, croient ſavoir le plus : comme dans la médecine toutes les cauſes ſont cachées, chacun ſe pique de deviner, croit avoir réuſſi par merveilles, & jureroit ſon ſyſtéme. On ſait que le malheur de l'eſprit humain eſt de croire encore plus ce qu'il imagine que ce qu'il voit : les ſyſtêmes lui ſont toujours infiniment plus chers que les expériences ; & ce qui devroit être pour les hommes une raiſon de douter, leur en paroît préciſément une de croire ; de-là vient que les médecins, plus ſyſtématiques que tous les autres, ſont toujours plus entêtés à proportion qu'ils voient moins & conjecturent davantage.

Auſſi, Meſſieurs, c'eſt dans l'hiſtoire de la médecine qu'on peut ſur-tout obſerver ce deſpotiſme continuel des anciennes erreurs, & l'oppreſſion de toutes les vérités nouvelles.

Voyez les médecins nier la circulation de ce ſang dont ils ont tant épuiſé nos veines & nos forces! voyez-les proſcrire l'uſage de cet émétique dont ils font tant d'abus aujourd'hui; voyez-les rejetter ce quinquina dont ils dépouillent maintenant l'Amérique pour en faire litiere en Europe ; voyez-les,

ſur-tout, au grand ſcandale de l'Europe & de l'Aſie, attaquer contre leur ſcience & leur conſcience, juſqu'à l'inoculation; & tout balafrés eux-mêmes de la petite vérole, demander à grands cris la deſtruction de la ſeule méthode qui modere la rage de cette maladie, & ſauve, chaque année, au genre humain, des millions de victimes; enfin il n'eſt pas juſqu'aux petits pains dont ils ſont chaque jour leur déjeûner, qu'ils n'ayent perſécutés à titre de nouveauté, tant le fanatiſme des opinions & le vertige des ſyſtêmes eſt violent chez ces gens-là, tant ils chériſſent le deſpotiſme de l'erreur, tant ils craignent la fiere liberté de la vérité.

Et voilà, Meſſieurs, de quels piéges vous aviez à garantir vos eſprits dans votre importante commiſſion: vous y avez réuſſi, je le veux croire, mais convenez que l'extrême difficulté rend excuſables ceux qui oſeront en douter.



DOUTES

Sur les dispositions du cœur dans des médecins, juges du magnétisme animal.

CE n'étoit point assez, Messieurs, que votre esprit s'élevât au-dessus des préjugés de votre siecle; il falloit encore que dans ce grand intérêt public, votre cœur fût capable de dédaigner l'intérêt même de votre propre corps.

N'ayant point l'honneur de vous connoître, je ne puis, Messieurs, raisonner ici que sur le cœur humain, & non sur votre cœur; & si, comme il est vraisemblable, rien de ce que je dirai ne peut s'appliquer à vous, j'aurai fait deux biens à la fois; j'aurai dit des vérités générales sur un sujet très important, & je vous attirerai des éloges particuliers dans une occasion bien délicate.

Je vous avoue, Messieurs, que ce double effet contenteroit pleinement mon cœur. Le plus cher de mes desirs seroit, s'il étoit possible, que tous les hommes connussent la vé-

rité, & que nul homme n'en fût offensé ; aussi, Messieurs, si dans ce que j'ai dit & ce que je vais dire, j'avois le malheur de vous blesser, je regretterai bien de n'être pas connu de vous ; vous liriez alors dans mon ame; & loin de vous irriter, vous me plaindriez d'avoir si mal exécuté mon véritable dessein.

Au reste, je le sens trop, c'est un malheur presqu'inévitable pour un solitaire qui n'écrit que sous ses yeux : il se juge si mal ! souvent il arrive que sa plume est âcre, lorsque son cœur est doux.

Dans tout ce que j'ai osé écrire sur un sujet où mon ignorance me permet à peine de douter, je sens bien que mon cœur me justifie ; mais qui m'apprendra les fautes de toute espece que ma plume aura faites ? n'importe, je poursuis, & je vais examiner combien facilement, même de bons esprits, s'égarent par l'intérêt de leur corps. Le corps des médecins s'est trop montré dans toute l'affaire du magnétisme, pour que ces reflexions paroissent déplacées.

De toutes les passions, l'une des plus violentes, peut-être, est celle qu'on appelle *intérêt de corps, esprit de corps ;* & comme c'est le propre des choses extrêmes de faire beau-

coup de bien ou beaucoup de mal, l'esprit de corps, par rapport à la société générale, est le meilleur ou le pire des principes. Un corps est-il constitué de sorte que ses intérêts s'accordent avec les intérêts des autres corps & de l'état entier? l'esprit de corps est une chose excellente. A-t-il une constitution contraire? l'esprit de corps est détestable.

Je me dispenserai, Messieurs, de prouver ici que les intérêts de votre corps ne s'accordent pas toujours avec ceux des citoyens, & par conséquent de l'état, ne fût ce que par la raison toute simple que le premier des intérêts pour chacun en particulier, & pour tous ensemble, c'est de vivre. Je vais dire seulement pourquoi l'esprit de corps en général est si violent, & pourquoi l'esprit de votre corps en particulier a plus d'impétuosité que les autres.

Proportion gardée, l'expérience prouve que les particuliers agissent avec plus de sagesse que les corps; il n'est point rare de voir faire une démarche impétueuse, imprudente à un corps dont la plupart des membres dirigent leurs affaires avec modération & prudence: en voici les raisons.

1°. Quand un homme est tourmenté d'une

paſſion qui le preſſe d'agir, il ne craint pas de déployer toute ſa raiſon, de ſe combattre lui-même ſelon ſa force; & même vaincu, il s'honore de ſa réſiſtance.

Dans l'aſſemblée publique d'un corps, au contraire, tous les partis modérés ſont honteux; les partis extrêmes paroiſſent ſeuls utiles, néceſſaires & glorieux: l'homme ſage eſt traité de lâche ou de traître, & l'homme paſſionné eſt écouté comme un oracle, & reſpecté comme un héros.

2°. Un homme ſeul répond ſouvent à tous, des fautes qu'il fait même en conſultant ſa raiſon; & dans une délibération de corps, nul ne répond à perſonne des fautes qu'il commet, même en ne conſultant que ſa folie.

3°. Celui à qui la paſſion conſeille une ſottiſe, ſent bien que lui ſeul ſupportera le poids de ſa faute; il ſent qu'il n'a que ſa propre force pour réſiſter aux maux auxquels il s'expoſe.

Mais dans un corps chacun en conſeillant la plus inſigne ſottiſe, ſent au contraire qu'il ſera ſoutenu par la force de tous: enſorte que pour celui qui propoſe une démarche violente, le danger eſt preſque

nul, & l'honneur au contraire eſt très grand. C'eſt que le danger eſt partagé par tous les autres, & l'honneur de l'idée n'appartient qu'à un ſeul.

4°. Enfin l'expérience corrige quelquefois les particuliers, & preſque toujours elle déprave les corps. Il arrive tous les jours à un homme d'éviter une faute, parce qu'il l'avoit déjà faite, & dans les corps, c'eſt une maxime de refaire tout ce qu'on a fait.

Ce n'eſt pas tout, Meſſieurs, j'ai avancé qu'il y avoit des cauſes particulieres qui rendoient l'eſprit de votre corps pire encore que celui de tous les autres corps, & c'eſt beaucoup dire. Excuſez ma franchiſe, je vais vous en expoſer quelques-unes.

1°. Par la nature même de votre profeſſion, vous exercez ſans ceſſe le deſpotiſme le plus complet dont l'homme ſoit capable, ſans excepter peut-être le deſpotiſme religieux. Un malade, c'eſt-à-dire, un homme dans le plus grand état de foibleſſe, choiſit un autre homme pour lui obéir, parce qu'il le ſuppoſe, à ſon égard, dans le plus grand état de force morale; & cet homme, c'eſt le médecin. Auſſi, Meſſieurs, ſimples citoyens parmi les hommes en ſanté, vous devenez

des Souverains abſolus chez le peuple malade. Là, vos conjectures ſont des oracles, vos ordres des loix, & tout révolté tremble d'être puni de mort.

Je crois bien, Meſſieurs, qu'il vous arrive ſouvent de vous mocquer, au fond de l'ame, de cette nation d'eſclaves; mais inſenſiblement il n'eſt pas poſſible que vous ne preniez pour vous-mêmes la confiance que vous voyez dans les autres. L'habitude du deſpotiſme eſt douce & violente; jugez, Meſſieurs de ſon énergie, quand tous ces deſpotiſmes particuliers s'uniſſent en un ſeul deſpotiſme de corps.

2°. Par la nature encore de votre profeſſion vous pouvez influer, vous pouvez agir ſur toutes les autres profeſſions avec une force & une célérité qui n'appartient qu'à vous. On ne peut gueres à cet égard vous comparer qu'aux Jéſuites.

Meſſieurs, c'eſt encore une choſe d'expérience, que plus on a de force, plus on en abuſe; & l'eſprit de votre corps eſt de beaucoup ôter, parce qu'il peut certainement beaucoup.

3°. Enfin votre pouvoir, comme tant d'autres pouvoirs, eſt fondé préciſément ſur

rien ; & comme vous le ſavez très-bien, Meſſieurs, vous tremblez que nous ne l'apprenions à notre tour.

Vous ſavez, ou vous commencez à ſavoir, que dans les maux la nature ſeule eſt utile, & que votre art ſeul eſt preſque toujours dangereux. Que deviendriez-vous ſi ce ſecret alloit courir le monde ? Auſſi, Meſſieurs, il vous arrive ce qu'on obſerve dans toutes les puiſſances peu légitimes ; moins vous avez de droit, plus vous défendez votre poſſeſſion ; & la crainte de tout perdre fait que vous ne cédez jamais ſur rien. Or, Meſſieurs, c'eſt de tous ces ingrédiens ſi violens que ſe diſtille l'eſprit ardent de votre corps.

Maintenant je vous ſupplie de rejetter encore un coup-d'œil ſur votre hiſtoire ; non pour compter, comme nous l'avons déjà indiqué, les vérités perſécutées, mais pour conſidérer la violence de ces perſécutions. Depuis la proſcription de la circulation du ſang, qui ne ceſſa point de circuler, juſqu'à celle de l'inoculation que nous ne ceſſames point de pratiquer, écoutez les cris, contemplez l'acharnement de votre corps : la grande différence entre le ſerrail & vos écoles,

eſt que les exécutions du ſerrail ſe font par des muets, & que vous voulez faire étrangler ceux qui diſent des vérités, par des gens qui ne parlent que trop.

Des faits de cette nature conduiſent preſque ſans interruption juſqu'à M. Meſmer ; & je vois en lui le plus terrible ennemi que vous ayez eu jamais. Il ne s'agit point ici de vous conteſter une maladie, un remede, mais toutes les maladies & tous les remedes, mais votre art tout entier ; il s'agit de votre fortune, de votre exiſtence, & même de votre honneur : en un mot, c'eſt un combat à la vie & à la mort.

Cependant, Meſſieurs, dans ces circonſtances, avant que de permettre à cet homme ſi menaçant, de vous combattre, on lui donne des juges pour décider s'il en eſt digne ; & qui le croiroit ? ces juges ſont des médecins, des membres de ce corps terrible & jaloux ; que feront-ils ? je le demande à vous, Meſſieurs, à la France, à l'Europe. Avant de répondre, la France & l'Europe demanderont à leur tour ſi ces hommes, à la fois juges & parties, ont un cœur ſublime & capable d'une juſtice vraiment héroïque. Que je vous plains, Meſſieurs, d'avoir

accepté cette commiſſion, & combien vous avez dû trembler devant votre devoir !

IDÉES

Sur la maniere d'expérimenter & de vérifier le magnétiſme animal.

APRÈS vous avoir expoſé avec la défiance qui me convient, mes idées ſur les diſpoſitions d'eſprit & de cœur néceſſaires pour accepter & remplir la commiſſion dont vous avez été chargés, permettez-moi de vous propoſer fort briévement le plan d'expériences que je me ſerois tracé pour découvrir la vérité.

En conſidérant qu'il s'agit ici de vérifier un agent qu'on dit univerſel, un agent qui s'applique à la végétation comme à la vie, en un mot, à tous les phénomenes phyſiques & moraux, j'aurois bientôt convenu avec moi-même, que l'homme n'étoit point le premier ſujet où l'on devoit obſerver cet agent.

Montaigne a dit ces mots que tout le monde ſait : *L'homme eſt un ſujet merveilleu-*

ſement vain, divers & ondoyant. Il a exprimé avec l'énergie qui lui eſt propre, une vérité qui nous convient à tous. Ce n'étoit pas aſſurément au milieu de cette fluctuation continuelle de l'homme, ſur-tout de l'homme civiliſé, qu'on pouvoit ſe flatter d'aſſeoir des vérités invariables ſur le magnétiſme animal; il falloit d'abord lui chercher d'autres baſes. Mais je vais tâcher d'expliquer ceci davantage.

Toutes les fois qu'il s'agit de démêler les cauſes des phénomenes qui éclatent avec tant de variété dans l'économie de l'homme, l'eſprit humain rencontre un obſtacle inévitable & ſouvent inſurmontable. Cet obſtacle vient de la liaiſon ſi intime dans l'homme entre le phyſique & le moral; ſa conſtitution, en effet, eſt telle qu'une je ne ſais quelle cauſe intérieure, a le pouvoir d'imprimer à tous les organes matériels les mêmes mouvemens: que dis-je? des mouvemens cent fois plus rapides & plus violens que ne peuvent les exciter toutes les cauſes extérieures & phyſiques. Quel eſt l'agent extérieur qui pourra jamais faire mouvoir le bras d'un homme auſſi violemment que ſa propre colere, auſſi rapidement que ſa frayeur?

Or, de cette ressemblance entre les effets produits dans l'homme par la force intérieure que nous appellons *l'ame*, & les effets produits par des causes extérieures & physiques, résulte cet embarras inévitable de prononcer. 1°. Si tel phénomene observé dans l'homme, est l'effet des causes extérieures seulement, ou de la cause intérieure, ou du concours de ces deux causes. 2°. Quand même ce phénomene seroit évidemment produit par une cause extérieure & physique, on peut toujours douter s'il ne pourroit pas être produit aussi, & même très-augmenté par la cause intérieure & morale. 3°. Enfin, on peut douter encore si la plupart des effets produits en nous par une cause physique, ne peuvent pas être anéantis ou suspendus par la seule puissance de l'ame ou de cette cause intérieure.

Cette difficulté à bien expliquer les phénomenes de l'économie animale, on la trouvera dans tous les hommes; mais elle va croissant à proportion de la sensibilité de chaque sujet: plus l'homme est sensible & passionné, plus le moral a d'empire sur le physique, & plus l'homme devient inexplicable. Cet empire, quelquefois, comme

tous les autres empires, ſemble dégênérer en un deſpotiſme affreux, & ce deſpotiſme n'eſt pas une moindre maladie pour l'individu, que l'autre deſpotiſme pour un état entier. Ainſi par exemple, dans les femmes vaporeuſes & ſenſibles à l'excès, on peut dire avec vérité que tous les mouvemens phyſiques ſont ſoumis au deſpotiſme de leur ame, & que dans ces organes entiérement ſubjugués, ſi je puis ainſi m'exprimer, la moindre penſée peut produire une agitation générale; l'ame dans les caprices, dans les paſſions, y eſt obéie ſans réſiſtance & ſans délai. (*)

Non, Meſſieurs, je le répete, ce n'étoit point ſur des ſujets, la plupart ſenſibles à l'excès, chez qui le moral a uſurpé ſur le phyſique un empire déſordonné, qu'on devoit d'abord vérifier le paiſible agent de

(*) Quand on dit que la ſageſſe & le bonheur de l'homme conſiſtent à ne vouloir que ce qu'il peut, on n'exprime que cette harmonie, ce rapport ſi rare entre le *phyſique* & le *moral*, entre l'action de cette force intérieure & inconnue, & celle de nos organes matériels.

Quand on dit, au contraire, que la folie & le malheur de l'homme ne conſiſtent qu'à vouloir plus qu'il ne peut, on exprime par là ce déſordre ſi commun, ce défaut de proportion entre les forces phyſiques & morales.

la nature ; c'étoit entreprendre de bâtir un édifice solide aux environs d'un volcan. Si M. Deslon vous a proposé lui-même d'observer d'abord le magnétisme dans de tels sujets, il me semble qu'il s'est trompé, & la vérité éternelle ne doit pas souffrir de l'erreur d'un homme qui passe.

Bien loin de concentrer les observations sur le magnétisme dans l'homme, encore moins dans les femmes, & dans les femmes très-sensibles, j'ose croire qu'on devoit s'écarter des êtres sensibles le plus qu'il étoit possible. Par exemple, Messieurs, ne pouvoit-on pas observer & surprendre l'action du magnétisme dans les végétaux ? A cent lieues de Paris, dans le fond des provinces, vous ne vous figureriez pas qu'on s'avise d'observer bien ou mal, & quelques hommes qui se croient des yeux & une tête, soutiennent publiquement avoir vu l'action du magnétisme entre les végétaux.

Je ne garantis point ce fait qui n'a été regardé que par des yeux de province, mais j'assure seulement qu'il valoit bien la peine d'être sérieusement observé par des yeux de Paris. Au défaut de M. Deslon, pourquoi ne pas interroger publiquement

M. Meſmer lui-même ſur la vérité, les inſtrumens & les procédés d'une telle expérience ? Ses réponſes ou ſon ſilence auroient pu vous être également utiles ; ſes réponſes pouvoient vous aider à vous éclairer ; & ſon ſilence, à le confondre.

De l'obſervation du magnétiſme entre les végétaux, la route étoit de l'obſerver enſuite chez les animaux : nouvelle ſource d'expériences & ſource bien féconde & bien pure de toute imagination. On dit encore que ces expériences du magnétiſme à l'égard des animaux, ont été faites en province. Mais la province radote : on le ſait. Que ne les faiſoit-on à Paris, Meſſieurs, & ce qui eſt bien mieux, que ne les faiſiez-vous de la part du roi ? Vous direz peut-être que ce n'étoit point là votre commiſſion. Ah ! Meſſieurs, le roi vous envoyoit chercher la lumiere, & quand vous n'avez trouvé que la nuit chez M. Deſlon, il ne vous défendoit pas d'aller fouiller en d'autres foyers, ni même de heurter à la porte de M. Meſmer ; la lumiere qu'il vous auroit refuſée, toute l'Europe ſe ſeroit écriée qu'il ne l'avoit pas.

Enfin, Meſſieurs, après avoir épuiſé les

épreuves du magnétiſme ſur les animaux on pouvoit ſe permettre de l'eſſayer ſur l'homme, mais ſur l'homme qui eſt encore le moins homme qu'il eſt poſſible, je veux dire ſur les enfans, & ſur-tout ſur les enfans du peuple, & même de la campagne; c'étoit dans ces intéreſſantes machines, où la force du *phyſique* l'emporte encore ſur celle du *moral*, qu'il falloit étudier la réalité & l'étendue de l'action du magnetiſme. Sains ou malades, les enfans ſoumis à des expériences conſtamment ſuivies, auroient fourni mille fois plus de lumieres & plus certaines, que les adultes dans toute la vigueur des paſſions, ou dans toute la foibleſſe de la ſenſibilité.

Des enfans, j'aurois inſenſiblement reculé vers les hommes, & je me ſerois arrêté aux hommes qui, par rapport à nous, ſont encore des enfans, aux hommes de la campagne. Je les connois beaucoup, Meſſieurs, ces hommes là, j'ai l'honneur de paſſer ma vie au milieu d'eux, & j'oſe vous dire que vous auriez été ſatisfaits & peut-être étonnés du parfait ſilence de leur imagination. J'en ai vu magnétiſer pluſieurs, & je les ai vu répondre ſur ce qu'ils ſentoient ou ne ſen-

toient pas, avec une candeur & un flegme qui me subjuguoit : leur visage m'étoit un serment.

A ce sujet, Messieurs, permettez-moi de vous rappeller que dans le tems même où vous travailliez à votre rapport, on répandit autour de vous une lettre d'un homme de qualité, très-connu. La publicité de cet écrit, le ton de vérité & de franchise qui y régnoit, les circonstances rapportées, tout cela joint au nom de l'auteur, formoit un corps de preuves bien convainquant en faveur du magnétisme; mais sur-tout ce qui frappoit davantage, c'est que ces expériences tomboient presque toutes sur des hommes de la campagne, & sur des maladies aiguës; ces expériences sembloient passer tout ce qu'on avoit jusqu'alors raconté de la puissance du magnétisme; elles sembloient embrasser à la fois par le magnétisme, les végétaux & le animaux, puisque tout s'y opéroit par le pouvoir d'un grand arbre magnétisé. Des hommes à l'abri de l'activité de l'imagination par leur tempérament, leur caractere & leurs habitudes y sembloient livrés à tous les phénomenes de la plus exquise sensibilité : enfin tout ce qui se faisoit

à *Busanci* par le magnétisme, paroissoit bien au-delà des limites connues.

Messieurs, je n'avois point l'honneur d'être nommé par le roi pour vérifier le magnétisme; de plus, je ne suis qu'une espece de tortue languissante, mais si je ne m'étois trouvé qu'à vingt lieues de l'arbre magique de *Busanci*, la seule curiosité m'y auroit entraîné. Outre la curiosité, Messieurs, le devoir vous pressoit; se peut-il qu'au moins la lettre de M. de Puisegur à la main, vous n'ayez pas invoqué ou provoqué M. Mesmer pour opérer de pareils miracles? Il falloit demander à haute & intelligible voix, que le magnétisme fît à Passy ce qu'il prétendoit avoir fait à *Busanci*; il ne manquoit ni d'arbres, ni de paysans, ni de fievres à guerir, & vous aviez, Messieurs, un beau démenti à donner, ou un spectacle bien étonnant à contempler. Avez vous craint que l'imagination aussi ne fût un trop bon fébrifuge?

Après avoir observé le magnétisme dans les êtres les moins sensibles, alors, Messieurs, armé de plusieurs faits, & passant, pour ainsi dire, à l'extrêmité opposée, j'aurois voulu l'essayer sur les êtres les plus sensibles. En deux mots, mon plan d'expé-

rience se seroit réduit à observer l'action du magnétisme, dans les deux extrémités de la chaîne qu'il est permis à l'homme de tenir dans ses mains.

C'est donc alors, Messieurs, que je me serois attaché au bacquet le plus nombreux, où l'action du fluide auroit été le plus animé; alors j'aurois observé de toute la puissance de mon ame, l'explosion du magnétisme dans ces nerfs si irritables & si mobiles; & comparant sans cesse les phénomenes avérés de la seule imagination avec ceux du magnétisme, j'aurois, parmi leurs ressemblances, cherché de très-bonne foi toutes les différences.

Vous n'en avez point vu, Messieurs, & prenez garde, au nom de la vérité, de cette vérité qui fut avant nous, & qui nous survivra; prenez garde que ces différences ne vous aient échappées, parce que vous n'avez point voulu les saisir. Quant à moi, qui ne veux rien voir que ce que je vois, je ne suis, au contraire, frappé que par la différence entre les effets de l'imagination & ceux que M. Mesmer a produits.

Messieurs, je vous rappelle encore la lettre de M. de Puisegur, & celle de M. Cloc-

quet, qui l'a précédée ; vous connoissez sans doute le phénomene réel ou prétendu de ces malades que l'action du magnétisme fait tomber dans une espece d'état de somnambules : vous avez oui dire que dans cet état, & les yeux fermés, ces malades, par une simpathie inexplicable, découvrent & désignent avec précision, l'espece & le siege de la maladie des autres malades qu'ils approchent, & avec qui sont, pour ainsi dire, confrontés ces especes de médecins extatiques & somnambules : vous avez aussi oui parler des étonnans rapports, & de l'espece d'harmonie & de consonnance qui paroît s'établir entre ces somnambules & celui qui les a magnétisés.

Je vous entends, Messieurs : peut-on croire de telles folies ? doit-on même daigner les vérifier ? Appellez folie tant qu'il vous plaira, tout ce qui n'est pas dans l'ordre de votre raison ou de votre science ; mais avant de nier il faut vérifier : oui, Messieurs, si M. Mesmer prétendoit opérer quelque prodige évidemment contraire à l'ordre connu de la nature ; tel que la résurrection d'un mort, par exemple, il est très-vraisemblable que même après l'avoir vu, j'en douterois ;

mais du moins je m'occuperois à deviner par quels moyens il eſt venu à bout de me faire voir cela : en général il faut toujours voir & tout voir.

Meſſieurs, je finis, il en eſt tems ; peut-être n'aurois-je pas dû commencer, car la fatalité de celui qui écrit une page, eſt d'écrire bientôt un volume ; mais en terminant ces doutes, je me crois en droit d'en tirer quelques conſéquences qui ne ſont pas douteuſes.

1°. Si le magnétiſme eſt un agent réel, la découverte de M. Meſmer peut être conſidérée comme un ſcience vaſte, d'où l'on pourroit déduire, avec le tems, un art, & même pluſieurs arts utiles ; alors le gouvernement doit la protéger, parce que les hommes doivent l'étudier.

2me. Conſéquence. Si le magnétiſme animal n'eſt qu'un agent chimérique, ſans le protéger on doit au moins le tolérer, 1°. parce que cette chimere, quoiqu'on en diſe, eſt au fond très-innocente ; 2°. parce qu'elle devient utile aux hommes, en ſauvant pluſieurs d'entr'eux des dangers inconteſtables de la médecine vulgaire.

Enfin la derniere conſéquence utile que

nous devons tirer de ces débats, où nous avons ajouté beaucoup de ridicule sur un fonds très-sérieux, c'est la réforme de notre médecine. Tous ces combats que cette médecine ne cesse de soutenir contre les charlataneries nouvelles, prouvent qu'elle n'est elle même que la charlatanerie la plus ancienne : Si nous avions réellement un art qui sût guérir, écouterions-nous ces hommes qui nous promettroient ce que nous possédons déjà ? Si la médecine cessoit de nous tromper, ne cesserions-nous pas d'être crédules par désespoir pour tous les charlatans ?

Trompé moi-même par la médecine depuis vingt-ans, toujours plus malade par ses remedes que par mes maux, j'aurois peut-être quelque droit d'avancer, ou qu'il n'y a point de bonne médecine, ou qu'il est trop difficile de la rencontrer & de la reconnoître ; mais je me rends justice sans hésiter : je suis de ces hommes, *fruges consumere nati*, & qu'on peut tuer sans conséquence, parce qu'on les guériroit sans honneur : aussi je proteste que dans tout ceci, je compte ma propre expérience pour rien ; mais j'atteste en même tems qu'en fréquentant, à titre de malade, beaucoup de médecins & beaucoup

de malades, j'ai conſtamment recueilli de leurs aveux, l'une de ces deux vérités que je viens de dire : qu'il n'y a point de bonne médecine, ou que les moyens de la diſcerner où elle eſt, nous manquent.

Ne me dites donc point ici Meſſieurs ; *qui êtes vous ? vous qui parlez ?* car tant que je parlerai contre la médecine, je vous répondrai que je m'appelle *légion*. Si le diable a fait une fois cette réponſe au nom de ſes confreres, je crois qu'elle eſt bien permiſe aux pauvres damnés de la médecine. Oui, Meſſieurs, c'eſt au nom de la nombreuſe tribu des anciens valétudinaires que j'oſe vous dire : ou laiſſez-nous le magnétiſme, ou faites-nous une médecine.

Mais avant que d'accuſer hautement votre art, il faut remplir un devoir plus preſſant, celui de louer pluſieurs de ceux qui l'exercent, & le Ciel m'eſt témoin que la juſtice & la reconnoiſſance rendent ce devoir bien cher à mon cœur.

Oui, Meſſieurs, je le dis ſans flatterie ; à conſidérer toutes les profeſſions qui, dans la ſociété, rempliſſent le loiſir ou les beſoins des hommes, je n'en connois aucune, quant à moi, où l'on trouve plus que dans la

vôtre, des hommes aimables, de vrais ſavans, de bons citoyens, d'excellens peres de famille, des amis ſurs.

Il eſt arrivé dans votre ſcience, le contraire de ce qu'on voit dans les autres; il eſt peu de ſcience qui ne vaille mieux que les ſavans, & par un contraſte ſingulier, il eſt peu de médecins qui ne valent mieux que la médecine. Rouſſeau a dit: *Faites-moi venir la médecine, pourvu qu'elle vienne ſans le médecin;* j'oſerois dire au contraire: *Faites-moi venir le médecin, pourvu qu'il vienne ſans la médecine.*

Mais il faut tout dire, ces hommes, qu'on doit, pour la plupart, eſtimer & chérir comme parents, comme amis, comme concitoyens, ne ſont plus les mêmes, ſitôt qu'il s'agit de médecine: il en eſt bien peu qui ne déploient deux paſſions également dangereuſes: l'une de ces paſſions a pour objet leur médecine particuliere; l'objet de l'autre eſt la médecine en général.

Chaque médecin, autant que j'ai pu l'obſerver, s'eſt fait à lui tout ſeul une médecine particuliere; c'eſt l'œuvre de ſes cinq ſens & de ſes dix doigts: auſſi la chérit-il, la défend-il comme le *palladium* de ſa gloire perſonnelle,

Mais de plus, tous chérissent, tous défendent en corps, la médecine en général, telle qu'elle est, *talis qualis :* & ils la défendent, non pas comme une science qu'ils croient vraie, mais comme un état qu'ils ont payé, qui leur appartient, & qui leur est bon : c'est un bien de communauté.

Or ces deux passions, qui, je ne sais comment, & malgré leurs oppositions, se combinent à merveille dans le cœur des médecins, les rendent en général aussi dangereux pour leurs confreres, que pour leurs concitoyens.

La passion secrete que chaque médecin a pour la médecine qu'il s'est faite, le rend presque toujours l'ennemi de tous ses collégues qui affectent de la mépriser & de la décrier; & la passion non moins vive qu'ils ont tous pour les droits d'une profession qui fait leur existence sociale, les rend souvent bien dangereux pour la société même.

Tant qu'il n'est question que de leur médecine particuliere, & qu'il s'agit seulement de savoir lequel est un bon ou mauvais médecin, ils sont tous divisés entr'eux : mais quelqu'un s'avise-t-il de mettre en question la médecine même, & prétend-il guérir sans

être médecin en forme ? aussi-tôt les voilà tous unis contre cet ennemi commun.

Cependant il est bon d'observer quels sont ceux que les médecins regardent comme leurs ennemis; le public, Messieurs, ne le croiroit jamais, & je ne sais si vous l'avez assez remarqué vous-mêmes : vos premiers ennemis ne sont pas ceux que vous appellez *charlatans*; ils le sont si peu, que la plûpart de leurs poisons ne paroissent que sous l'enseigne de vos certificats authentiques. Qu'avez-vous à craindre de ces gens-là ? ils passent tous comme l'ombre, tandis que vous restez. N'ont-ils qu'un remede pour un mal particulier ? il vous reste tant d'autres maux ! Prétendent-ils au spécifique universel ? trop promettre dégoûte d'espérer, & la panacée reste dans la boîte.

Mais vos ennemis, Messieurs, vos véritables ennemis, quels sont-ils ? ce sont ceux qui s'avisent de vanter aux dépens de votre art, la puissance de la nature. Fussent-ils médecins, il faut qu'ils se retractent, se taisent ou périssent. Celui qui vantant cette nature, dira que votre art ne peut rien sans elle, & qu'elle peut presque tout sans votre art, celui-là sera un traître s'il est médecin, un

impoſteur s'il eſt étranger, & l'on tentera de les écraſer tous deux ſous les ruines mêmes de la nature.

Ce n'eſt pas, Meſſieurs, que vous ne conveniez vous mêmes du grand pouvoir de la nature dans les maladies humaines; mais à condition que vous ſerez les ſeuls à le dire, & que les autres ne l'entendront qu'à votre guiſe. Faut-il s'expliquer en un mot? vous convenez du pouvoir ſouverain de la nature, à-peu près comme les maires du palais convenoient de l'autorité de nos rois fainéans, en prétendant tout faire à leur place, & les détrônant à la fin.

Meſſieurs, votre empire eſt encore bien fort, car il eſt fondé ſur notre ignorance & notre foibleſſe. Mais prenez garde que trop de confiance ne vous perde : vous n'avez point, comme le deſpotiſme, de force phyſique & réelle, tout votre pouvoir eſt dans notre opinion; & quand nous ceſſerons d'être ignorans, nous ceſſerons d'être foibles, & vous ceſſerez d'être forts.

Y ſongez-vous bien, Meſſieurs, & n'êtes-vous pas frappés de toutes les conquêtes que depuis trente années ſeulement, la ſaine raiſon & l'expérience qui la guide, ont faites

ſur les uſurpations de votre art? Prêtez l'oreille à la voix publique : quand on veut aujourd'hui louer un médecin, que dit on de lui? *C'eſt un homme qui ordonne peu de remedes*. Et que ſignifie cette eſpece de ſentence? ſinon, c'eſt un médecin qui fait très-peu d'uſage de la médecine. Meſſieurs, vous n'avez pas un moment à perdre; vous pourrez peut être, à force de cris, d'intrigues, de cabales, nous enchaîner encore, accabler aujourd'hui Meſmer, le chaſſer, le pourſuivre, mais vous devez vous y attendre; cet homme reviendra demain, & ſi ce n'eſt lui, un autre reviendra bientôt à ſa place. Deux grands ſecrets que vous aviez ſoigneuſement cachés aux hommes, commencent à ſe divulguer; l'un eſt le ſecret de la foibleſſe de votre art, l'autre eſt celui de la force de la nature. Cette nature, n'en doutez point, ſuſcitera de tems en tems des apôtres, & nous les écouterons, nous les croirons toujours davantage. Hâtez-vous donc, & prévenez votre ſubverſion entiere par quelques réformes ſages.

Songez, il en eſt tems, au bien des hommes, à la gloire véritable de votre art, à votre gloire propre : laiſſez, laiſſez enfin vos

professeurs, maîtres de mensonges & d'erreurs, & vos écoles, échos de siecle en siecle de ces erreurs & de ces mensonges. Vous n'avez qu'un maître, Messieurs, c'est la nature; & vous n'avez qu'une école, c'est le lit des malades. Sans cesse attentifs à la voix de ce maître, toujours présents à son école, alors peut-être vous pourrez créer ou du moins refaire un art dont la plus grande force est de savoir ce qu'il ne doit point faire, & la plus grande sagacité est de déterminer ce qu'il ne sauroit voir; n'ayant jamais la dangereuse présomption de surpasser la nature, ni même de l'égaler, se permettant à peine de la suppléer quelquefois, & toujours en imitant avec respect ses propres procédés.

Votre gloire personnelle, Messieurs, consisteroit dans l'abolition de tous vos systêmes particuliers, & l'union de toutes vos expériences. Elle consisteroit à regarder comme un collegue, comme un frere, celui qui, même par d'autres moyens que vous, guériroit autant que vous; & comme un maître, celui qui constamment guériroit davantage.

Enfin, Messieurs, la gloire de chaque médecin seroit de se regarder lui-même, non

plus comme l'homme de tel corps, de telle université, telle aggrégation, tel college; mais comme l'homme de l'univers, l'homme des hommes, ou plutôt l'homme de la nature.

Il me semble, Messieurs, que je l'entends tout-à-coup cette nature élever sa voix douce & pénétrante, pour dire au médecin :

» Tu prétends être mon guide & mon » rival : ne suffit-il pas à ton orgueil d'être » mon disciple & mon héraut? Comme mon » disciple, je veux que tu observes long- » temps ma sagesse pour admirer enfin ma » puissance ; & comme mon héraut, je » veux que tu ne cesses point d'annoncer » l'un & l'autre aux hommes qui ne cessent » point de me méconnoître.

» Mais si tu veux connoître ma sagesse, » connois d'abord ta propre témérité; &, » pour admirer ma puissance, apprends à » t'humilier devant ta foiblesse; en un mot » connois-toi d'abord si tu veux me con- » noître.

» Rappelle-toi donc que depuis quatre » mille ans tu n'as point cessé d'agiter, de » tourmenter, de briser tous mes ouvra- » ges, pour te faire à toi-même ce que tu

» appelles un *Art*. Que de travaux, & quels » efforts ! tu as dévasté les végétaux, égorgé » les animaux, extrait les minéraux, dis- » séqué des cadavres, discerné les parties » les plus subtiles & les plus cachées, en- » suite tu t'es vanté par toute la terre de » tes découvertes, & des chefs-d'œuvre de » ton imagination & de ton industrie. Cepen- » dant sois sincere & réponds-moi : as-tu » prolongé la durée de l'homme? as-tu plus » que moi guéri les maux ? les as-tu du » moins adoucis ? n'as-tu pas au contraire » augmenté les maux qu'il avoit, & sus- » cité des maux qu'il n'avoit pas? Je te » demande enfin si tu te crois plus grand » médecin que ton Hyppocrate qui ne » savoit rien de ce que tu prétends avoir » appris ?

» Rentre en toi-même, ou plutôt reviens » à moi; il n'est qu'un art & c'est le mien. » Cesse de vouloir me dicter tes loix parti- » culieres, je ne les connois pas, & con- » nois toi-même enfin les loix générales » que je t'ai dictées, ainsi qu'à tous les » êtres.

» Ma loi universelle est de conduire succes- » sivement tous les êtres, de la vie à la

» mort, & de la mort à la vie; d'aſſigner » à chacun l'époque & la forme où il doit » paroître, durer, fuir & reparoître. La loi » générale que j'ai impoſé à tous les êtres » ſenſibles, eſt de paſſer du plaiſir à la dou- » leur, & de la douleur au plaiſir; tel eſt » mon immuable décret; c'eſt des maux » mêmes que je fais découler tous les biens. » Audacieux & aveugles que vous êtes, » tantôt vous reconnoiſſez cette loi pour » calomnier ma ſageſſe, tantôt vous la niez » pour vous exagérer votre propre puiſſance. » Vous vous flattez de faire à votre gré » durer le plaiſir & ceſſer la douleur: c'eſt » là le but de vos arts, de vos ſciences, » des travaux de vos journées, des rêves » de vos nuits. Vous avez fait une morale » où vous cherchez le ſouverain bonheur, » une médecine où vous croyez trouver une » ſanté parfaite; inſenſés! conſidérez ce qui » vous eſt revenu de vos chimeres: votre » fauſſe morale a voulu guérir vos paſſions, » elle a tué votre ame par l'indifférence; » votre médecine a voulu guérir vos maux, » elle a tué vos corps par les remedes.

» Voyez les animaux; bien plus ſages que » vous, ſans efforts de leur part, ſans vio-

» lence de la mienne, ils jouissent du plaisir
» & supportent la douleur. Paisibles & sou-
» mis sous l'influence de mes loix, ils abré-
» gent tous leurs maux par la patience &
» prolongent tous leurs plaisirs par la tem-
» pérance, tandis que vous, au contraire,
» vous augmentez vos maux par l'inquié-
» tude, & corrompez tous vos plaisirs par
« la crainte, en les abrégeant par leurs excès;
» enfin en vous débattant avec violence
» dans les liens mêmes dont je vous attachois
» à la vie, vous vous serrez comme dans
» un lacet, & vous vous étouffez vous-
mêmes.

» Le malheur de vos arts, ajouteroit
» la nature, est de faire penser aux hommes
» qu'ils ont beaucoup de forces, & le mal-
» heur de vos sciences est de leur persuader
» qu'ils ont beaucoup de lumieres. Je laisse
» le tems & l'expérience les corriger peu-
» à-peu, & les ramener insensiblement à
» moi.

» Mais quand l'homme est malade; quand
» la folle présomption de la force de ses arts
» & des lumieres de ses sciences, peut lui
» coûter l'existence même, abandonnerai-je
» cet être à qui mes loix avoient assigné une

» plus longue durée ? non ; & c'eſt toi, diroit
» la nature au vrai médecin, c'eſt toi que
» j'ai choiſi pour le ſauver de lui-même.
« Tu le verras dans cet état de maladie,
» trembler comme la feuille, ou ſe dépiter
» comme un enfant, ou s'agiter comme un
» furieux. Tu l'entendras te demander la
» vie & la ſanté, tantôt avec le ton impé-
» rieux d'un maître à ſon eſclave, tantôt
» avec la ſoumiſſion d'un homme envers un
» Dieu ; & tu riras en toi-même de ſon
» orgueil comme de ſa foibleſſe : tu le flat-
» teras, tu le calmeras comme un enfant ;
» promets-lui, j'y conſens, plus que tu n'eſ-
» pere & beaucoup plus que tu ne peux :
» remplis d'abord ſon ame du baume de la
» douce eſpérance : l'eſpérance eſt pour les
» maux des hommes le premier remede de
» la nature.

» Mais l'ame de l'homme, & ſur-tout de
» l'homme malade, eſt une mer agitée, &
» tu verras bientôt ſuccéder à l'eſpérance,
» les allarmes & l'effroi ; il s'irritera & de
» ſes maux & de ton inaction : il t'accuſera
» de ce qu'il ſouffre & de ce que tu ne fais
» pas : il menacera de chercher ailleurs des
» ſecours ; il les appellera peut-être ; & tu

» le verras aussi-tôt environné d'hommes
» ignorans, qui, sous le nom de remedes,
» lui prodigueront des poisons. Prends pitié
» de ce misérable; éloigne de lui ces secours
« pires que son danger : cache-lui bien, il
» le faut, que l'unique secours est dans lui-
» même & dans mes bienfaisantes & inévi-
» tables loix : dis à cet homme crédule, que
» tu possedes un art & même un grand art :
» descends jusqu'à le tromper pour son bien
» même : au nom de cet art, présente-lui
« des boissons douces & des alimens sains :
» feins d'agir & ne cesse point de promettre,
» & crois qu'en agissant à ta place, je dé-
» mentirai rarement tes promesses.

» Si cependant j'avois marqué le moment
» de la fin de cet être, que je n'ai fait naître
» que sous la condition même de finir,
» baisse la tête, soumets-toi, & supporte
» avec courage les reproches que des hommes
» mortels oseront te faire de la mort d'un
» homme condamné par moi-même dès sa
» naissance.

» Mais aussi, quand tu te verras comblé
» d'éloges & de reconnoissance pour des gué-
» risons qui ne sont que de moi, quand on
» appellera *tes prodiges* les purs effets de mes

» loix, prends bien garde de me méconnoître
» dans mes ouvrages, ne rougis point de
» publier mes bienfaits, accoutume insensi-
» blement l'esprit des hommes à s'y confier,
» & tire ta gloire de celle que tu rends à la
» nature.

» Que si pourtant à force de m'observer,
» tu parviens à surprendre quelques uns de
» mes procédés, je te permets de les imiter;
« mais n'oublie jamais en m'imitant, le respect
» que tu dois à ma puissance, & la défiance
» que tu dois à ta foiblesse : garde toi bien
» alors de confondre le moment où je recueille
» mes forces, & celui où j'en désespere;
» le moment où je suspends pour revenir, &
» celui où j'abandonne sans retour. Rappelle-
» toi sans cesse que puisque ma premiere
» regle est d'agir, ton premier devoir est
» d'attendre. »

Ainsi, peut-être, s'expliqueroit la nature. Mais c'est à vous, Messieurs, si souvent à portée de l'entendre, qu'il conviendroit de la faire parler d'une maniere vraiment digne d'elle. Qu'il est fâcheux, je le dis du fond du cœur, qu'il est triste pour le progrès de la vérité, que des hommes tels que vous, n'aient pas voulu, dans cette occasion céle-

bre, ſe rendre les arbitres de la médecine, & les interprêtes de la nature ! Quand on voit dans votre rapport cette induſtrieuſe ſagacité à démêler la chimère, où peut-être elle n'eſt pas, combien on regrette que vous n'ayez point employé un talent ſi précieux à dévoiler les abus meurtriers dans un art où ils fourmillent.

L'un de vous, Meſſieurs, s'eſt fait eſtimer de l'Europe en cherchant à la médecine de nouvelles routes dans l'électricité : phénomene bien voiſin du magnétiſme, ſi toutefois le magnétiſme n'eſt pas l'électricité même. Comment, après un tel pas, avez vous pu tout-à-coup reculer avec lui vers les écoles de la médecine? je ne puis le concevoir; reculer! quand il s'agit plus que jamais de remonter vers l'origine des effets; quand un pas encore de l'électricité au magnétiſme animal auroit placé peut-être l'eſprit humain à une hauteur qui auroit déployé, ſous les regards, un horiſon auſſi vaſte que nouveau. Car vous le ſavez, Meſſieurs, il en eſt de l'eſprit qui remonte de cauſe en cauſe, comme du voyageur qui monte une haute montagne: il n'y a point de proportion, pour ainſi dire, entre ſon pied & ſon œil; chaque pas qu'il fait

en remontant, augmente son horison d'un espace immense, & l'œil parcourt des intervalles prodigieux par le progrès d'un pied qui n'en parcourt que de très-petits; & c'étoit là ce que vous deviez espérer : un pas de plus pouvoit accroître votre horizon de plusieurs sciences nouvelles.

Oh ! Messieurs, quelle occasion vous avez perdue ! Les hommes les plus ambitieux en cherchent toute leur vie de pareilles & ne la trouvent point; ou s'ils la trouvent, ils meurent contens en l'embrassant : & vous, Messieurs, elle vous cherche elle-même, & vous la repoussez. Ces hommes si avides de l'estime de leurs semblables, se croient heureux quand ils peuvent montrer une fois, aux yeux de quelques-uns, un peu de supériorité, soit par le cœur, soit par l'esprit : & vous; Messieurs, vous pouviez (ce qui ne se rencontre presque jamais) prouver à la fois & à tous, & votre cœur & votre esprit. Vous pouviez, en vous montrant les amis généreux de la seule humanité, vous voir déférer le titre de réformateurs d'un art dont on vous a cru les esclaves : il ne falloit peut-être qu'un peu de patience équitable pour faire éclater les plus grandes lumieres, & mériter le plus

grand honneur. Non, Meſſieurs, non ; cette occaſion eſt paſſée pour ne revenir jamais......

Après avoir tâché de parler pour la juſtice, maintenant je réclame votre indulgence. Puis-je eſpérer en finiſſant, Meſſieurs, que vous pardonnerez ces réflexions ſéveres à un ancien malade qui, de très-bonne foi, croit avoir été ſoulagé par le magnétiſme des maux que la médecine ordinaire n'avoit fait qu'aigrir ?

Un Juge excuſe ; dit-on, les reproches du client qu'il a dû condamner : des médecins ne doivent-ils pas quelque indulgence aux plaintes mêmes injuſtes d'un malade qu'ils n'ont pu guérir ni du mal de la nature, ni du mal de leurs remedes?

FIN.